JEAN VAQUIÉ

LE CONCILE DES MÉCHANTS M'A ASSIÉGÉ

LE BRÛLANT PROBLÈME DE LA TRADITION

LA BATAILLE PRÉLIMINAIRE

photo

Mon œuvre est pour le Roi
Et ma langue pour le louer

LES AMIS DE JEAN VAQUIÉ

CAHIER N° 2

LE CONCILE DES MÉCHANTS M'A ASSIÉGÉ

«*Concilium malignantium obsedit Me*»
Ps XXI, 17

Nous voudrions montrer que le XXI[e] Concile œcuménique, couramment appelé Vatican II, est prédit, et même schématiquement décrit, dans le Psaume XXI de la Vulgate. Ce psaume contient cette singulière locution *:*

"Concilium malignantium obsedit me", qui signifie : ***le Concile des méchants m'a assiégé***.

Le psaume et le concile sont ainsi placés sous le même symbole numérique, particularité qui éveille déjà l'idée d'une correspondance.

Le Psaume XXI est l'un des plus anciennement commenté parce qu'il contient, énoncées d'avance par le psalmiste, quelques-unes des "paroles de la Croix". Mais, jusqu'à notre époque, l'expression "*concilium malignantium*" n'avait pas attiré particulièrement l'attention parce que le Concile qu'elle désigne n'avait pas eu lieu.

Les prophéties ne deviennent certaines qu'après leur réalisation.

Ce vénérable psaume fait donc l'objet d'une exégèse classique que non seulement il n'est pas question pour nous de contester, mais qui va nous servir de fondement pour proposer une amplification de son sens traditionnel.

I - L'INTERPRÉTATION CLASSIQUE

Examinons d'abord l'exégèse classique du Ps. XXI, puisque c'est elle qui servira de base à notre interprétation complémentaire :

Empruntons au R.P. Fillion, professeur d'Ecriture Sainte à l'Institut Catholique de Paris dans les années 1900, son jugement très autorisé sur le Psaume XXI.

> «Ce psaume a toujours été infiniment cher à l'Eglise. C'est qu'il décrit, avec une beauté et une puissance de langage vraiment insurpassable, d'une part, les plus poignants mystères de la vie du Messie, les humiliations et les souffrances de la Passion ; et d'autre part, le glorieux mystère de Sa Résurrection.

Le doute n'est pas possible sur ce point, car la tradition ecclésiastique est unanime, et elle s'appuie sur plusieurs passages du Nouveau Testament où nous voyons tantôt Jésus-Christ S'approprier Lui-même ce psaume, tantôt les apôtres et les évangélistes Lui en appliquer divers textes. Et l'accomplissement en a été d'une précision si frappante, qu'un ancien a pu écrire que l'on peut regarder ce psaume autant comme une prophétie que comme une histoire :

"*Ut non tam prophetia quam historia videatur* !"

Tous les commentateurs font remarquer que le Ps. XXI se divise en deux parties :

La première prophétise les brutalités qui devaient être infligées au divin Crucifié.

Cette première partie constitue un **CHANT DE LAMENTATION**.

La deuxième partie (du verset 23 jusqu'à la fin) annonce la Résurrection et le Règne du Seigneur en même temps que la gloire de l'Eglise. C'est véritablement un **CHANT DE TRIOMPHE**.

Cette séparation en deux "chants" d'esprit opposé dans un même psaume a été mise en évidence depuis très longtemps et elle restera donc l'une des bases de notre raisonnement.

Commençons par l'examen de la première partie, celle dont nous venons de dire qu'elle constitue un "chant de lamentation". Les plus antiques commentateurs chrétiens de l'Ecriture Sainte n'ont pas manqué de reconnaître, dans le Ps. XXI, la **prophétie de la PASSION PHYSIQUE de Notre-Seigneur**, prophétie qui venait de se réaliser sous les yeux mêmes des Évangélistes et qui prouvait la "messianité" de Jésus de Nazareth.

Nous reproduisons ci-dessous la traduction française de la première partie du Ps. XXI (jusqu'au verset 23). On pourra ainsi y recourir pour situer dans leur con-

texte les quelques versets que nous citerons à nouveau et que nous commenterons plus particulièrement.

1. Pour la fin, pour le secours du matin, Psaume de David.
2. O Dieu, Mon Dieu, regardez-moi ; pourquoi m'avez-Vous abandonné ? La voix de mes péchés éloigne de moi le salut.
3. Mon Dieu, je crierai pendant le jour, et Vous ne m'exaucerez pas, et pendant la nuit, et l'on ne me l'imputera point à folie.
4. Mais Vous, Vous habitez dans le sanctuaire ; Vous qui êtes la louange d'Israël.
5. Nos pères ont espéré en Vous ; ils ont espéré, et Vous les avez délivrés.
6. Ils ont crié vers Vous, et ils ont été sauvés ; ils ont espéré en Vous, et ils n'ont point été confondus.
7. Mais moi, je suis un ver, et non un homme ; l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple.
8. Tous ceux qui m'ont vu se sont moqués de moi ; de leurs lèvres ils ont proféré l'outrage, et ils ont branlé la tête.
9. Il a espéré au Seigneur, qu'Il le délivre ; qu'Il le sauve, puisqu'Il l'aime.
10. Oui, c'est Vous qui m'avez tiré du ventre de ma mère ; Vous êtes mon espérance depuis le temps où je suçais ses mamelles.
11. Au sortir de son sein, j'ai été jeté sur Vos genoux ; depuis que j'ai quitté ses entrailles, c'est Vous qui êtes mon Dieu.
12. Ne Vous retirez pas de moi, car la tentation est proche, et il n'y a personne qui me secoure.
13. Des jeunes taureaux nombreux m'ont environné; des taureaux gras m'ont assiégé.
14. Ils ont ouvert leur bouche sur moi, comme un lion ravisseur et rugissant.
15. Je me suis répandu comme l'eau, et tous mes os se sont disloqués. Mon cœur est devenu comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles.
16. Ma force s'est desséchée comme un tesson, et ma langue s'est attachée à mon palais ; et vous m'avez conduit à la poussière du tombeau.
17. Car des chiens nombreux m'ont environné ; une bande de scélérats m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds.
18. Ils ont compté tous mes os. Ils m'ont considéré et contemplé.
19. Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma tunique.
20. Mais Vous, Seigneur, n'éloignez pas de moi Votre secours ; prenez soin de ma défense.
21. Délivrez, ô Dieu, mon âme du glaive, et mon unique du pouvoir du chien.
22. Sauvez-moi de la gueule du lion, et sauvez ma faiblesse des cornes des licornes.

Commençons par énumérer les passages du Psaume XXI qui prophétisent les diverses phases du Sacrifice du Calvaire.

Réduisons-nous aux quatre versets les plus caractéristiques : les versets 2, 7, 16 et 19.

Verset 2. Après l'intitulé qui est constitué par le premier verset, c'est le verset 2 qui est le véritable début du psaume. C'est lui qui contient l'exclamation fameuse de Notre-Seigneur qui fut sa dernière parole sur la Croix avant de rendre l'esprit :

«Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'avez-Vous abandonné ?»

Le choix de ce passage, par Notre-Seigneur, dans un moment aussi solennel nous invite à considérer tout l'ensemble du psaume avec la plus grande attention. Il s'agit incontestablement d'un psaume privilégié.

Verset 7. «Mais moi je suis un ver et non un homme...»

Ici rien de particulier n'est annoncé mais l'Écrivain sacré synthétise l'ensemble des humiliations dont le Rédempteur est l'objet depuis Son arrestation jusqu'à Sa mort. Il ne s'agit pas d'un Messie triomphant, mais d'un Messie souffrant.

Verset 16. «... ma langue s'est attachée à mon palais...»

Le psaume fait ici allusion à la terrible soif des crucifiés qui se manifeste par une sécheresse extrême de la gorge. Un autre psaume est encore plus précis dans la prédiction :

«... et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre» (Ps. LXVIII, 22).

Lorsque Notre-Seigneur a prononcé Son célèbre "sitio", J'ai soif, il avait en vue l'accomplissement des Ecritures à Son sujet, comme l'évangéliste saint Jean le fait remarquer :

«Après cela, Jésus sachant que désormais tout était accompli, dit, afin que l'Ecriture soit accomplie : J'ai soif». (Jean XIX, 28)

C'est alors qu'on Lui présenta une éponge imbibée de vinaigre.

On voit que ces deux psaumes associés (21 et 68) avaient prophétisé cet épisode devenu si célèbre depuis qu'il a été réalisé.

Verset 19. «Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont jeté le sort sur ma tunique».

Cet épisode, si caractéristique lui aussi, après avoir été prédit par le psaume XXI, est rapporté historiquement par saint Marc, par saint Luc et surtout par saint Jean (XIX, 23-24) qui est le plus complet et le plus explicatif :

«Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent Ses vêtements, dont ils firent quatre parts, une pour chaque soldat, et aussi Sa tunique. Or la tunique était sans couture, toute d'un seul tissu depuis le haut. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. C'était pour que s'accomplit cette parole de l'Ecriture : ils se sont partagé Mes vêtements, et ils ont tiré Ma robe au sort. C'est ce que firent les soldats».

Tels sont les quatre principaux passages du Ps. XXI qui prophétisent la **crucifixion** du Juste avec le plus de précision.

Cependant, ce même psaume contient d'autres passages, indubitablement prophétiques eux aussi, mais dans lesquels la précision est beaucoup moindre.

Nous voulons parler des quatre autres versets 13, 14, 17 et 21. On a pu les rapporter à la **Passion physique** du Christ sans trop solliciter le texte. Il y a là une première interprétation communément admise et que nous allons mentionner dans un instant. Voici, tout d'abord, ces passages :

> *Verset 13*. «De jeunes taureaux nombreux ("*vituli*" dans le texte) m'ont environné ; des taureaux gras ("*tauri*" dans le texte) m'ont assiégé».
>
> *Verset 14*. «Ils ont ouvert leur bouche sur moi, comme un lion ravisseur et rugissant».
>
> *Verset 17.* «Car des chiens ("*canes*" dans le texte) nombreux m'ont environné ; une bande de scélérats ("*concilium malignantium*" dans le texte) m'a assiégé».
>
> *Verset 21*. «Délivrez O Dieu, mon âme du glaive, et mon unique ("*unicam meam*" dans le texte) du pouvoir du chien».

Voyons d'abord quelle est l'interprétation classique de ces quatre versets. Nous l'emprunterons au R.P. Fillion.

Ces versets tracent, dit-il, un vivant tableau des ennemis du Messie et de leur cruauté. "*Vituli*" désigne des taureaux jeunes et "*tauri pingues*" ("*les forts de Basan*" dans les Septantes) désignent des taureaux nourris sur les gras pâturages de la Province de Basan, située au pied de l'Hermon où le Jourdain prend sa source, dans la partie nord-est de la Palestine. Ces animaux, à demi sauvages, ont coutume de se ranger en cercle autour de tout objet nouveau ou extraordinaire, et pour peu qu'il les excite, ils l'assaillent à coups de cornes.

Quant aux chiens ("*canes*") du verset 17, ils représentent, toujours selon le R.P. Fillion, interprète de l'Ecole, la foule cruelle qui assista aux procès de Jésus, suivit le cortège jusqu'au Golgotha et observa longuement le Christ agonisant. Tous ces gens se comportaient comme des chiens faméliques qui errent la nuit dans les villages de l'Orient.

Dans le prolongement de cette même signification, l'expression "*concilium malignantium*" du verset 17 désigne, selon Fillion et beaucoup d'autres interprètes, une "bande de scélérats" sans pitié, acharnée à faire souffrir et à humilier le Juste.

Passons au *verset 21* : «Délivrez mon unique du pouvoir du chien».

Fillion traduit "mon unique" comme désignant "la vie temporelle", en donnant pour motif qu'une fois perdue, la vie ne se remplace pas et que, par conséquent, elle est "unique".

Mais alors, si suivant Fillion, on traduit "mon unique" par "ma vie temporelle" ou, comme d'autres, par "mon âme", on ne comprend pas très bien le sens de l'exclamation de Notre-Seigneur.

Nous allons donner plus bas une tout autre interprétation à ces deux mots "*unicam meam*".

Dans ce système interprétatif, qui est couramment accepté, on considère les "*Vituli*", les "*Tauri*" et les "*Canes*" comme des **ennemis** de Notre-Seigneur exerçant leur hostilité sur le théâtre même du Calvaire, ce qui est d'ailleurs en partie justifié par le texte :
"*circumdederunt ME*", "*super ME os suum*".

Le pronom *ME* désigne évidemment la personne du Christ. Il est donc certain que l'exégèse classique est tout à fait acceptable. Nous disons seulement qu'elle ne rend pas tout le sens du texte et que l'on peut valablement la compléter.

II - PROPHÉTIE DE LA PASSION MYSTIQUE DE L'EGLISE

Il nous semble, en effet, que les quatre versets 13, 14, 17 et 21 s'appliquent non seulement à la Passion physique du Verbe Incarné mais aussi à la Passion mystique de l'Eglise.

Nous pensons que les lamentations du Crucifié, prophétisées dès le temps de David par le Ps. XXI, ne se rapportent pas seulement aux avanies, sévices et brutalités qui ont été infligées à la personne de Jésus-Christ. Ces mêmes lamentations s'étendent également aux épreuves que doit subir l'Eglise contemporaine du XXIe Concile.

Et cela parce que cette Eglise, proche de la fin des temps, est l'objet d'une **ÉCLIPSE APPARENTE, VÉRITABLE MORT PHYSIQUE que les Églises des époques précédentes n'ont pas eu à subir.**

Il est logique de penser que si l'Eglise des Gentils apparaît dans la partie triomphale du psaume, comme nous le verrons dans quelques instants, rien n'interdit de reconnaître aussi sa présence dans les lamentations, dès lors que le texte y incline.

Mais alors quelques termes latins de la Vulgate vont recevoir une interprétation plus large que celle qui est communément reçue. Les assaillants du Christ en Croix vont devenir aussi des **assaillants de l'Eglise**.

Nous allons devoir donner un nouveau sens aux termes (surtout les taureaux et les chiens) qui désignent ces assaillants de l'Eglise. Voici les nouvelles significations qui nous paraissent expliquer le plus clairement le texte.

§ 1 - Examinons d'abord quelle est la signification qu'il convient de donner à "*vituli*" et à "*tauri pingues*".

Quels sont ces taureaux, jeunes ou adultes, dont il est question aux versets 13 et 14 ?

Ils désignent des hommes en rapport avec l'offrande des sacrifices, que ce soit les sacrifices figuratifs de l'Ancienne Loi ou que ce soit, dans la Nouvelle Loi, le Sacrifice du Divin Rédempteur. Ces animaux figurent des **prêtres** car les prêtres sont institués dans la nouvelle comme dans l'ancienne Loi, pour offrir la victime.

Le taureau est l'animal emblématique du **sacerdoce** parce que le taureau est le plus imposant des animaux que l'on peut présenter comme victime. Le taureau ailé est l'animal emblématique de saint Luc dont l'Évangile nous présente plus spécialement Jésus-Christ comme exerçant son ministère de Pontife Universel. Le taureau est l'emblème sacerdotal. Les "jeunes taureaux", *vituli*, représentent les prêtres. Les "taureaux forts", *tauri pingues,* représentent les **évêques** qui sont revêtus de la plénitude du sacerdoce.

Demandons-nous maintenant quel **rôle** jouent les taureaux dans les versets 13 et 14 où ils sont nommés. Ce rôle est double. On nous dit qu'ils "assiègent", et aussi qu'ils "ouvrent la bouche".

D'abord ils **assiègent**. Deux verbes décrivent cette action : "*circumdederunt*" et "*obsederunt*". Ce sont deux verbes qui ont à peu près la même signification. Ils veulent dire tous les deux "investir" au sens fort, c'est-à-dire en accomplissant jusqu'au bout l'action exprimée par le verbe. Ils signifient donc tous les deux : **envahir, occuper ce que l'on a préalablement encerclé et investi**[1].

Mais les "*vituli*" et les "*tauri pingues*" ne se contentent pas d'assiéger et d'occuper. On nous dit aussi : "Ils ont ouvert la bouche contre moi". Contre moi, c'est-à-dire contre le Christ, au Prétoire d'abord, puis au Calvaire.

Mais ils "**ouvrent la bouche**" aussi, bien des siècles plus tard, contre l'Eglise, laquelle était donc destinée à souffrir par les prêtres du nouveau Sacerdoce comme le Christ a souffert par les prêtres du Sacerdoce d'Aaron.

Comment ouvrent-ils la bouche ? Les taureaux, jeunes ou vieux, c'est-à-dire prêtres ou évêques, sont déclarés rugir comme des lions. Cela veut dire qu'ils **parlent fortement avec l'intention d'être écoutés et obéis**. Mais il ne suffit pas à ces lions de rugir. Ce sont aussi des lions **rapaces** (*rapiens*), des lions qui **dévorent** la proie contre laquelle ils ont d'abord rugi. **Ils parlent mais ils veulent aussi s'approprier.**

Comment ne pas reconnaître, dans ce verbalisme, dans cet investissement et cette occupation, la prodigieuse activité parasite de tous ces **conciliabules** d'experts, prêtres et évêques, qui ont entouré le Concile Vatican II et qui ont fini par s'en rendre maîtres (*circumdederunt*). Nous ne parlons pas des commissions régulières, mais des séances du Concile en vue de peser sur ses décisions. Ces

[1] Les formes verbales "*obsederunt*" (v.13) et "*obsedit*" (v.17) peuvent provenir de deux radicaux différents : soit *obsidio*, soit *obsideo*, dont les acceptions sont d'ailleurs très voisines. Les dictionnaires de concordances font généralement dériver de "*obsideo*" les formes verbales des v. 13 et 17.

conciliabules ont été à ce point "pontifiants" que les éditorialistes du moment leur ont donné d'un commun accord le nom de **PARA-CONCILE**.

§ 2 - Considérons maintenant les "canes" du verset 17. Ceux-là ne sont pas des prêtres. Ce sont des **laïques**. Le texte nous dit d'abord qu'ils ont entouré le Juste (*circumdederunt me*). Mais ils font beaucoup plus que L'entourer. Ils constituent autour de Lui, comme nous le suggère fortement le psalmiste, une **assemblée délibérante qui l'assiège** :

"*CONCILIUM MALIGNANTIUM OBSEDIT ME*". Le concile des méchants M'a assiégé.

Il assiège le Christ au Golgotha c'est certain, mais il assiège aussi l'Eglise à Vatican II.

Car la locution "*concilium malignantium*" est visiblement superlative. Elle désigne, certes, la foule informelle qui suit le Christ au Calvaire. Mais ne désigne-t-elle pas avec plus de justesse encore, ces assises organisées et prolongées que l'on a appelées le "para-concile".

Les "*canes*" laïques, en effet, sont venus grossir les rangs et la force du para-concile. Ces chiens représentent globalement **tous les agents médiatiques, tous les "observateurs" maçonniques, soviétiques, juifs, musulmans ou orientaux qui ont tourné autour du Concile avec mission de peser sur lui dans le sens du syncrétisme et de ravaler la Religion du Verbe Incarné au rang "des grandes confessions" qui doivent se partager le monde, dans le PLURALISME.**

Concile et Para-Concile ont positivement fusionné. Ils ont réalisé ensemble un véritable bicamérisme. Il n'y eut de fait qu'un seul Parlement religieux, avec deux chambres, où les mêmes sujets ont été débattus. Une "Chambre basse" lançait les idées de réforme et une "Chambre Haute" entérinait les plus "opportunes". C'est ce Parlement assiégé et envahi que le psalmiste nous désigne sous le nom de "*Concilium malignantium*".

§ 3 - Le verset 21, placé sous le même signe numérique que le psaume lui-même et que le Concile, va nous permettre de confirmer l'ensemble de cette interprétation.

Le Crucifié demande à Dieu de **délivrer Son âme du glaive et Son unique du pouvoir des chiens** :

«*Erue a framea, Deus, ANIMAM MEAM et de manu canis UNICAM MEAM*».

Les interprétateurs modernes font preuve d'un certain embarras, surtout pour trouver un sens à "*unicam meam*", qu'ils traduisent par "ma vie temporelle", traduction qui n'est pas très satisfaisante, nous l'avons vu.

Et pourtant il existe une très ancienne interprétation qui paraît beaucoup plus judicieuse et dont nous trouvons une expression particulièrement autorisée sous

la plume de Boniface VIII. Le 18 novembre 1302, le Pape Boniface VIII adresse au Roi de France, Philippe IV, la Bulle connue depuis sous le nom de "**Bulle *Unam Sanctam***". Le Pape réunit des arguments pour montrer au Roi de France que **la tête de l'Eglise ne saurait être double pas plus que son chef, le Christ, n'est double**. L'Eglise représente le corps mystique du Christ et elle est unique. Voici comment s'exprime Boniface VIII :

> **«Nous devons reconnaître une seule Eglise, sainte, catholique et apostolique. Hors de cette Eglise, il n'y a pas de salut ni de pardon pour les pécheurs... Elle représente un seul corps mystique, duquel corps le Christ est la tête, mais Dieu est la tête du Christ. En laquelle Eglise, il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême».**

Le Pape va évidemment soutenir son affirmation par les citations scripturaires que l'on avance généralement quand on veut prouver la "Note d'Unité". Il va d'abord rappeler l'unité de l'arche de Noé :

«... A l'époque du Déluge, il y eut une seule arche de Noé, préfiguration de l'Eglise unique et tout ce qui était en dehors d'elle sur la terre fut détruit».

Puis Boniface VIII invoque le psaume XXI et son verset 21 :

«Nous vénérons aussi l'Eglise comme unique car le Seigneur a dit à Son prophète (mis ici pour "psalmiste") : «O Dieu, arrachez mon âme au glaive et MON UNIQUE à la main du chien». (Ps. XXI, 21).

Ne voulant négliger aucune preuve de l'unité de l'Eglise le Pape continue :

«Il a prié en effet pour Son âme, c'est-à-dire pour Lui-même, à la fois tête et corps, parce que l'UNIQUE désigne ici le corps, c'est-à-dire qu'Il a nommé l'Eglise, à cause de l'unité de l'époux, de la foi, des sacrements et de la charité de l'Eglise. Celle-ci est la TUNIQUE sans couture du Seigneur qui ne fut pas partagée, mais tirée au sort. **Cette EGLISE, une et unique, n'a qu'un seul corps, une seule tête, et non deux têtes comme si elle était un monstre, c'est-à-dire le Christ et le vicaire du Christ, Pierre et le successeur de Pierre**».

Il ne fait donc aucun doute que, pour Boniface VIII, l'expression "***unicam meam*" du verset 21 désigne l'Eglise**. Et cette interprétation lui semble suffisamment assurée pour qu'il en fasse une preuve scripturaire dans un raisonnement théologique particulièrement important puisqu'il s'agit de défendre les prérogatives du Saint Siège.

Nous voilà donc confirmés dans l'orientation que nous avons donnée à notre exégèse : dans la première partie du Ps. XXI (celle dont nous avons dit qu'elle était un "chant de lamentation"), il n'est pas déplacé de voir, derrière la prophétie majeure de la PASSION PHYSIQUE de Notre-Seigneur, la prophétie mineure de la PASSION MYSTIQUE de l'Eglise.

> **Ainsi le "*CONCILIUM MALIGNANTIUM*" du verset 17 peut sans difficulté être considéré comme un épisode paroxystique de la Passion de l'Eglise. Il**

s'en suit que c'est bien le Concile Vatican II, 21e Concile œcuménique, qui est désigné dans le 21e Psaume, par les termes de "Concile des Méchants".

Rien d'étonnant à ce que ces fruits soient si amers.

III - UNE GRANDE ESPÉRANCE

Jésus donc, dans le Psaume XXI, demande la **délivrance** pour "Son unique" c'est-à-dire Son corps mystique, Son Eglise. Cette délivrance va précisément nous être décrite dans la deuxième partie de ce même psaume.

A partir du verset 23 jusqu'à la fin, nous assistons au **TRIOMPHE** du Christ sur tous les ennemis dont il a été question jusqu'alors. Et **C'EST AUSSI LE TRIOMPHE DE L'EGLISE**, laquelle est explicitement évoquée au verset 26 :

«*Apud te laus mea in ECCLESIA MAGNA* ...» «Je vous adresserai ma louange dans une grande assemblée».

Les dix derniers versets du Psaume XXI nous apportent une **grande espérance et une grande consolation**, nous qui sommes plongés dans le sillage grandiloquent, tumultueux et catastrophique du "*Concilium malignantium*". Les lamentations du Crucifié se sont changées, d'un seul coup, en un chant de gloire pour Lui et pour Israël. Nous pouvons penser qu'il en sera de même pour son "Unique".

Le Psaume XXI invite à **espérer que la douloureuse éclipse de l'Église au temps du XXIe Concile, fera place à un beau rayon de soleil.**

Pour le bien comprendre il faut se souvenir que **l'Église constitue "l'Israël du Nouveau Testament".**

JEAN VAQUIÉ
Mai 1991

APPENDICE

§ 1 - Reproduisons maintenant les dix derniers versets du Psaume XXI dont on aura ainsi le texte complet :

23. J'annoncerai votre nom à mes frères ; je vous louerai au milieu de l'assemblée.

24. Vous qui craignez le Seigneur, louez-Le : toute la race de Jacob, glorifiez-Le.

25. Que toute la race d'Israël Le craigne, parce qu'Il n'a pas méprisé ni dédaigné la supplication du pauvre, et qu'Il n'a point détourné de moi Son visage; mais qu'Il m'a exaucé lorsque je criai vers Lui.

26. Je vous adresserai ma louange dans une grande assemblée ; j'acquitterai mes vœux en présence de ceux qui le craignent.

27. Les pauvres mangeront et seront rassasiés, et ceux qui cherchent le Seigneur Le loueront ; leurs cœurs vivront dans les siècles des siècles.

28. Toutes les extrémités de la terre se souviendront du Seigneur et se convertiront à Lui ; et toutes les familles des nations L'adoreront en Sa présence

29. Car le règne appartient au Seigneur, et Il dominera sur les nations.

30. Tous les riches de la terre ont mangé et adoré ; tous ceux qui descendent dans la terre se prosterneront devant Lui.

31. Et mon âme vivra pour Lui, et ma race Le servira.

32. La postérité qui doit venir sera annoncée au Seigneur, et les cieux annonceront Sa justice au peuple qui doit naître, et que le Seigneur a fait.

§ 2 - UNE CONFIRMATION NON NÉGLIGEABLE

Nous avons considéré le Psaume XXI comme énonçant deux prophéties complémentaires, l'une très anciennement connue relative à la Passion physique de

Notre-Seigneur, l'autre nouvellement découverte du fait de sa réalisation récente et concernant la passion mystique de la Sainte Eglise, Son épouse.

Or la position que nous avons prise ainsi reçoit une confirmation de principe, qui est loin d'être négligeable, dans un passage très explicite du "Catéchisme du Concile de Trente".

Les rédacteurs de ce document, qui est revêtu d'une grande autorité doctrinale, ont commenté, les uns après les autres, tous les articles du Symbole de Nicée-Constantinople, l'une des chartes les plus importantes de la Foi.

Quand ils en arrivent à l'article "Je crois à la Sainte Eglise catholique" (neuvième article du Symbole), ils s'expriment ainsi :

> «... suivant la remarque de saint Augustin, les Prophètes ont parlé plus clairement et plus longuement de l'Eglise que de Jésus-Christ, car ils prévoyaient qu'il y aurait beaucoup plus d'erreurs volontaires et involontaires sur ce point que sur le mystère de l'Incarnation». (Ch. Dixième).

En mettant en évidence la partie ecclésiastique de la prophétie contenue dans le Psaume XXI (sans nuire à sa partie proprement messianique) nous n'avons fait qu'appliquer l'enseignement consigné dans le Catéchisme du Concile de Trente.

LE BRÛLANT PROBLÈME DE LA TRADITION

QUELLE TRADITION LES CATHOLIQUES TRADITIONALISTES DÉFENDENT-ILS ?

Le mot de TRADITION est employé, par les uns et par les autres, dans des sens différents, de sorte qu'il est devenu tout-à-fait polyvalent, désignant indifféremment, le pour et le contre, le meilleur et le pire. Le public contemporain ne semble par avoir pris conscience de cette imprécision de vocabulaire qui contribue à entretenir la confusion des idées sur un chapitre particulièrement important.

Les catholiques restés fidèles, ceux que précisément on appelle traditionalistes, sont gravement desservis par l'obscurité d'un terme si capital dans l'exposé de la saine doctrine, car elle enlève de la clarté à certaines définitions de base, par exemple à celle-ci :

> "L'Eglise est gardienne de !'Écriture et de la Tradition qui sont les deux sources principales de la Révélation".

Il est certain que si l'on donne une définition confuse de la Tradition, on fait de l'Eglise la gardienne d'une Révélation elle-même confuse.

Nous sommes en mesure de prouver qu'une véritable campagne d'intoxication est entreprise, à un très haut niveau par les ennemis de l'Eglise, pour aboutir finalement à accréditer une fausse tradition à la place de la vraie. Nous pensons qu'il serait dans l'intérêt des catholiques fidèles de préciser, une fois de plus, au milieu de la confusion qui s'épaissit, de quelle Tradition ils sont les héritiers et les défenseurs. C'est à ce travail de clarification que nous voudrions contribuer par la présente note.

Notre raisonnement sera évidemment modelé par **la Foi**. En d'autres termes, nous adoptons "a priori" le point de vue dicté par la foi. Et nous constaterons "a posteriori" que notre réflexion a été guidée et que notre sujet en a été éclairé. Le croyant et le non-croyant observent le même paysage, mais le non-croyant le scrute péniblement comme à la lumière infrarouge, tandis que le croyant le contemple éclairé par la pleine lumière du soleil. C'est par la Foi que nous obtenons la compréhension, selon la formule de Saint Anselme : "***Crede ut interliges*"** (crois afin de comprendre). Notre procédé de raisonnement scandalisera les rationalistes qui ne veulent recevoir aucune vérité a priori, surtout pas celles qui viennent du ciel, et qui ne se fient qu'à leur expérience ; ils en arrivent ainsi à **priver le monde de son gouvernement providentiel** et à le soumettre à une série d'expériences indéfiniment poursuivies.

Après avoir éliminé le sens étymologique qui ne veut rien dire, nous rappellerons quel sens les théologiens donnent au mot TRADITION dans l'Ancien, puis dans le Nouveau Testament. Nous verrons, chemin faisant, qu'il s'est créé une **pseudo-tradition**, aussi ancienne que la vraie, mais dont le contenu est composite ; c'est celle-là qui redevient aujourd'hui envahissante.

LA TRADITION AU SENS ÉTYMOLOGIQUE

Faisons une première constatation. Le sens dans lequel le mot de tradition est couramment employé, par les littérateurs comme par les journalistes, coïncide avec le sens étymologique. Ce mot est formé de "*trans*" (à travers) et de "*dare*" (donner). Il signifie donc littéralement : "Ce qui est donné par transfert". Ainsi la seule idée qui est réellement incluse dans les radicaux constitutifs est celle de translation, de livraison, de transmission, de passation, de transport, de legs. Le sens étymologique ne fait aucune allusion à la nature de ce qui est transmis. En somme, il désigne un véhicule dont il ignore le chargement. Il se contente de définir un certain mode d'acquisition des connaissances sans dire en quoi elles consistent. Il indique seulement comment on les reçoit.

Et quel est de mode de réception ? C'est **l'héritage**. La tradition, au sens étymologique, c'est le "**legs du passé**". C'est l'ensemble du patrimoine intellectuel qui provient des générations antérieures et qui aboutit à la génération du moment. Dans ce legs du passé on va évidemment retrouver tout ce que l'homme est apte à léguer, c'est-à-dire tout ce qu'il a en lui : le bon et le mauvais, le vrai et le faux, l'histoire et la légende. La tradition, dans le sens littéral que nous examinons maintenant, n'opère aucun choix dans cet héritage forcément global et disparate. Elle ne va pas faire obstacle au mauvais, au faux et à la légende pour ne laisser passer que le bon, le vrai et l'histoire. Elle va tout transmettre sans distinction.

Or, c'est précisément avec cette même absence de discrimination que le mot est employé au sens courant. On utilisera le mot de tradition (que ce soit au singulier ou au pluriel) toutes les fois que l'on voudra désigner un des éléments de ce legs universel de l'humanité passée : on parlera des traditions vestimentaires de la Bretagne, des traditions culinaires du Périgord, des traditions militaires de Saint-Cyr, des traditions païennes de l'Afrique noire, des traditions maritimes des Scandinaves, des traditions religieuses de l'Inde. On dira que, pour vivre avec sagesse, il faut rester fidèle à la tradition, c'est-à-dire à la "leçon du passé", à la coutume, aux habitudes ancestrales. Tout ce qui a un précédent dans le passé peut être dit traditionnel.

C'est donc au sens étymologique que le mot est couramment employé pour désigner les connaissances héritées, anciennes, celles qui se distinguent des innovations, des découvertes, des inventions du jour et, à la limite, s'y opposent.

Or, il se trouve qu'un très grand nombre d'esprits, cultivés ou non, nourrissent instinctivement une opinion favorable à l'égard des vestiges du passé où se condense toute l'expérience accumulée dans les temps anciens. C'est une opinion dont même les plus rationalistes ne peuvent pas se défendre. Il y a toujours un recoin de la pensée où ils tiennent en réserve la bouée de sauvetage traditionnelle.

Quand donc on désignera un concept quelconque, ou tout un système, comme issu de la tradition, on déclenchera un préjugé favorable chez tous ceux qui crai-

gnent les innovations, les nouveautés, les inventions, les aventures et qui vénèrent vaguement mais incoerciblement la sagesse antique. De sorte que la tradition, au sens courant du terme, va présenter une double particularité : un contenu notionnel absolument quelconque et indifférent, aussi riche de mauvais que de bon, mais en même temps une présomption favorable d'expérience accumulée, de pondération, de sagesse, de prudence.

Le professeur de littérature dira, par exemple : "Le romantisme rompit avec la tradition classique". Puis, quelques pages plus bas, il ajoutera : "Le drame d'Hernani (éminemment romantique pourtant) appartient, "de tradition", au répertoire de la Comédie Française". Le classicisme et le romantisme seront ainsi englobés tous les deux dans la tradition après avoir été déclarés adversaires.

Un autre conférencier, après avoir parlé de la tradition royaliste des Vendéens, nous rappellera, quelques instants plus tard, la tradition révolutionnaire de la banlieue parisienne, employant le même terme pour désigner des orientations opposées mais qui ont en commun d'avoir été héritées. Et il faut reconnaître qu'il aura quelques raisons pour s'exprimer ainsi, car, dès lors qu'elle est transmise par les générations précédentes, la révolution devient, en effet, traditionnelle, au sens étymologique. Et, en devenant traditionnelle, elle revêt une présomption favorable, elle s'assagit, elle cesse d'être une innovation et une aventure pour devenir un legs et une leçon du passé.

On comprend que tant d'écrivains, de toutes les orientations, invoquent, en faveur de leur système, l'appartenance à la tradition au sens large, dont précisément le contenu notionnel n'est une gêne pour personne puisqu'il est absolument quelconque et indifférent. Dans le sens courant, le bien et le mal sont aussi traditionnels l'un que l'autre. Mais ils sont, l'un et l'autre, auréolés d'ancienneté par ce mot vague de tradition.

RÉVÉLATION, ÉCRITURE ET TRADITION

Dans la terminologie ecclésiastique, le mot TRADITION ne s'applique plus à tout l'héritage du passé sans distinction de contenu. Il est réservé exclusivement à la partie de la Révélation divine qui n'a pas été consignée par écrit et qui s'est transmise oralement. Toute Révélation en effet, peut laisser deux sortes de traces: **une trace écrite** qui vient s'ajouter à celles qui est déjà été consignées et qui formeront, avec elle l'ÉCRITURE SAINTE, mais également **une trace orale** qui s'ajoute à la TRADITION, car on recherchera et on recueillera évidemment les moindres vestiges des précieuses paroles divines.

La Révélation divine s'est manifestée en trois grandes phases. Il y eut d'abord une **Révélation primordiale** qui fut reçue par les Patriarches mais qui n'engendra aucune Écriture, puis une seconde Révélation qui donna naissance à **l'Ancien Testament**, et, enfin, une troisième, celle du Messie, qui engendra **le Nouveau Testament** avec lequel la Révélation Publique est close.

Chaque phase a vu apparaître une forme particulière de Tradition qui a véhiculé la partie non écrite de la Révélation et que l'Eglise, sous sa forme du moment, s'est attachée à conserver. En effet, tous les historiens de la Religion dont d'accord pour affirmer que l'Eglise, bien que sous des formes différentes, remonte aux toutes premières origines de l'humanité, donc au temps des toutes premières Révélations.

Puisque nous voulons définir la Tradition, nous devons en saisir la chaîne dès le début et nous demander dans quelles conditions elle a pu ou non parvenir jusque nous.

LA TRADITION PRIMORDIALE ET SA POLLUTION

Les Révélations qui furent reçues par nos Premiers Parents et par les Patriarches qui leur ont succédé n'ont pas été recueillies par écrit. C'est en vain que l'on chercherait un livre archaïque qui nous en livrerait le contenu. Elles ne sont consignées dans aucun texte officiellement codifié par une autorité spirituelle. Elles se sont transmises oralement et l'on peut à bon droit parler d'une **TRADITION PRIMORDIALE**.

Seulement il faut ajouter tout de suite que cette Tradition ne resta pas longtemps homogène et unique. Elle fut, dès l'origine le siège d'une **division**. La première manifestation de cette division nous est relatée dans le Livre de la Genèse ; c'est la séparation des **deux cultes** :

- **le culte d'Abel qui est un sacrifice expiatoire, accepté par Dieu comme constituant la vraie Religion surnaturelle ;**
- **et le culte de Caïn qui n'est qu'une offrande de louange et dans lequel s'exerce seulement la religiosité naturelle.**

Chacun de ces cultes va donner naissance à une tradition dont l'ancienneté sera égale à celle de sa voisine, mais dont le contenu et l'esprit seront différents. Si l'on ne juge que sur l'ancienneté et si l'on néglige le contenu et l'esprit, on ne peut donner la prééminence à aucune des deux et l'on peut même les confondre en une seule et même tradition primordiale indifférenciée, creuset de toutes les religions, toutes d'égale dignité puisque dérivant toutes d'une seule et même souche.

Il est évident qu'une telle confusion n'est pas admissible car tout milite pour prouver la persistance de deux courants traditionnels, l'un fidèle à la Révélation surnaturelle, l'autre docile à l'inspiration de la nature en incluant dans la nature les démons qui, pour être des esprits, n'en sont pas moins des forces naturelles.

Il est toujours difficile de distinguer la tradition qui est le contenant, d'avec la religion, qui est le contenu. On peut, en bien des cas, employer les deux mots l'un pour l'autre, surtout quand il s'agit de ces temps anciens.

Nous venons de constater l'existence, dès l'origine, de **deux religions**. Nous sommes sûr de ne pas les défigurer et les dénaturer en les appelant, pour simplifier : **l'une !a Religion surnaturelle,** qui reconnaît la nécessité d'un médiateur et qui l'attend ; **l'autre, la religion naturelle** pour qui l'homme peut parvenir à Dieu par ses propres forces. La distinction, la séparation et la rivalité de ces deux religions ne sont pas allées sans quelques interférences, on s'en doute. Mais ce qui est certain, c'est que **leur histoire comparée est celle de leur séparation progressive et de leur hostilité et non pas celle de leur rapprochement et de leur syncrétisme.**

Les deux religions, donc les deux traditions, ont réalisé la prophétie que Dieu avait faite au moment de l'éviction du paradis terrestre quand Il avait parlé au serpent en ces termes :

"Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité". (Gen. III, 15).

Le texte porte "semen" (semence), que l'on traduit en général par "postérité". Que sont ces postérités ?

- La postérité de la femme, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais ce sont aussi les membres de Son Corps Mystique qui est l'Église.

- La postérité du serpent, c'est l'Antéchrist, mais aussi les membres de son corps mystique qui est "la Bête".

L'HISTOIRE MONDIALE EST CELLE DU COMBAT DE CES DEUX POSTÉRITÉS, DONC DE CES DEUX CORPS MYSTIQUES.

Le combat est fluctuant comme tous les combats, c'est à dire qu'il comporte, pour chaque camp, des alternances d'offensive et de défensive, l'avance de l'un des camps correspondant avec le recul de l'autre. La longue période qui s'écoule depuis les origines jusqu'à l'Avènement du Messie est marquée par la croissance irrésistible de cette tradition composite, de cette religion naturelle qui entend atteindre Dieu avec les seules forces de la nature et qui n'est pas autre chose que la "postérité du serpent". Croissance irrésistible qui entraîne évidemment le repliement sur elle-même de la Tradition primordiale qui perpétue la Vraie Religion.

Nous consacrons un paragraphe à chacune de ces deux traditions : le premier à la "Tradition patriarcale" qui véhicule, depuis Adam jusqu'à Moïse, la religion du vrai Dieu ; le second à la "tradition polluée" qui, pendant la même période, transmet sans distinction du vrai et du faux.

LA TRADITION PATRIARCALE

Le courant traditionnel fidèle est celui des grands patriarches. La Bible en cite dix d'Adam à Noé : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusalem et Lamech, le père de Noé. Ces patriarches transmettent la Révélation Primordiale qu'ils ont reçue d'Adam et ils l'enrichissent de révélations subséquentes à eux faites d'âge en âge.

Mais cette **transmission fidèle** (il est important de le noter) est l'œuvre d'une **lignée peu nombreuse** et elle s'opère pendant que la grande majorité des hommes est entraînés par l'autre courant traditionnel et antique, lui aussi, mais dévié. Courant qui avait débuté avec le naturalisme de Caïn. Cette déviation de la connaissance religieuse entraîne l'inconduite générale, laquelle est finalement sanctionnée par le châtiment du déluge. Néanmoins, à la sortie de l'arche, le patriarche Noé reprend le fil de la Révélation divine et il reconstitue la Religion primitive qu'une Tradition authentique retransmet encore jusqu'à une autre période trouble, celle qui s'écoule de l'épisode de la Tour de Babel jusqu'à la vocation d'Abraham.

Une question importante va nous retenir un moment. Que devient la Tradition authentique pendant cette période trouble de la Tour de Babel où la tradition païenne est en proie à une effervescence extraordinaire ? Elle s'est repliée sur elle-même pour ne tenir à l'abri de la contagion et elle a cheminé assez obscurément jusqu'à ce qu'elle parvienne au Mystérieux personnage de Melchisédec, lequel, indubitablement, la transmet à Abraham. Et, avec Abraham, le processus de **durcissement** et de **séparation** va encore s'accentuer. Dieu va ménager à la Vraie Religion, et donc à la Tradition qui en est le véhicule, un **endroit clos**, un **peuple séparé** des autres, pour qu'elle se perpétue, avec toute la protection possible, en attendant que les temps marqués pour son épanouissement arrivent.

La Tradition se perpétue donc et toujours sous la même forme orale. Il est très important de faire remarquer que si nous connaissons aujourd'hui le contenu de la Révélation Primitive, ce n'est pas à la Tradition que nous le devons, mais à l'ÉCRITURE.

Car voici ce qui s'est produit. Lorsque la détérioration de cette religion primitive, détérioration opérée par le paganisme envahissant, fut devenue irréversible, Dieu a procédé à une Révélation nouvelle qui fut en grande partie consacrée à rappeler la première et que, cette fois, il fit consigner par écrit. Ce sont les Livres de l'Ancien Testament, et surtout celui de la Genèse, bien entendu, qui vont désormais rappeler une Tradition jamais écrite jusqu'alors. Cette fois donc, la nouvelle Révélation, qui est l'ancienne reconstituée et complétée, n'est plus transmise oralement mais devient **l'Écriture sainte**. Elle va être conservée par la **Synagogue** des Juifs à laquelle Dieu inspire, à cet effet, un goût très vif pour **l'exactitude littérale**.

Il est temps de nous demander quel était le **contenu** de cette Tradition primitive. C'est donc l'Écriture qui va nous le livrer puisque la Tradition patriarcale ne nous est pas parvenue. Les premiers hommes avaient reçu de Dieu des **connaissances**, des **préceptes**, un **culte** et une **prophétie**.

- La connaissance fondamentale est celle d'un Dieu personnel et créateur, ce qui exclut toute entité métaphysique dont l'univers visible ne serait que l'émanation plus ou moins directe. La connaissance concernant l'univers est celle de "l'œuvre des six jours" qui révèle à la fois **le plan de construction du monde et son plan de gouvernement**.

- Les préceptes de conduite étaient inscrits directement et tacitement au cœur de l'homme.

- Le culte est celui du sacrifice expiatoire devenu nécessaire depuis la chute.

- La prophétie est celle de la "postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent", prophétie qui fut certainement la pièce maîtresse du legs spirituel que se transmirent les patriarches.

Mais la tradition contenait aussi des **données historiques**, c'est-à-dire le souvenir des grands événements qui déterminèrent le statut de l'homme par rapport à Dieu. Les principaux sont **le paradis terrestre, la chute et le déluge**. On y ajoute souvent quelques notions relatives à la supputation des temps comme la semaine de sept jours. Les archives de l'humanité n'avaient conservé de ces événements que des souvenirs légendaires et quasi indéchiffrables.

Tel est, en résumé, le contenu de la Tradition patriarcale. Mais il faut bien faire remarquer que ce n'est pas grâce à la Tradition que nous le connaissons, mais **grâce à l'Écriture**, laquelle, ne nous révèle pas tous les épisodes de l'histoire primitive mais seulement ceux qui ont une importance pour notre salut.

Voilà donc Moïse consignant par écrit cette Révélation nouvelle qui consiste en partie à rappeler la première. Mais alors on peut se demander s'il y a lieu de parler d'une Révélation nouvelle et si Moïse ne s'est pas plutôt contenté d'écrire ce qu'il tenait oralement de la chaîne traditionnelle dont Abraham, Isaac et Jacob avaient été les derniers maillons. N'a-t-il pas aussi puisé comme on le dit souvent, dans les théogonies égyptiennes et chaldéennes pour faire de tout cela, une compilation cohérente ?

Assurément **NON**. Moïse n'a pas pu se contenter de mettre de l'ordre dans les matériaux dont il pouvait humainement disposer. Il y a bien eu **révélation véritable** à une époque précisément où la révélation primordiale, déjà méconnaissable dans le courant traditionnel infidèle du paganisme luxuriant, était aussi sur le point de s'effacer définitivement dans le courant fidèle. On peut tenir pour assuré que **la Tradition patriarcale n'est pas connaissable sans le secours de l'Écriture**.

Bien sur, elle n'avait pas disparu complètement puisqu'on la voit reparaître en la personne des Rois Mages, Gaspar, Melchior et Balthazar, qui en avaient au moins recueilli l'essentiel, à savoir la prophétie d'un Sauveur. Mais elle restait à l'état de vestiges isolés sans influence sur l'évolution envahissante du paganisme.

LA TRADITION POLLUÉE

Parallèlement au courant traditionnel fidèle qui est celui des patriarches, circule un autre courant, traditionnel lui aussi et qui peut prétendre à la même ancienneté que lui. Il provient lui aussi du dédoublement initial de la religion, à savoir du jugement porté par Dieu sur les sacrifices respectifs d'Abel et de Caïn. Le cou-

rant pollué dérive du sacrifice de Caïn et il charrie, quant à son contenu, toutes les notions composites que peut engendrer la religiosité naturelle de l'homme.

Le contenu de cette **tradition déviée** ne nous est pas connu dans le détail. Mais deux épisodes vont nous permettre d'en saisir la teneur d'ensemble. Le premier est le déluge, le second, la Tour de Babel.

Le texte biblique fournit, de l'état général de l'humanité avant **le déluge**, une description qui dit peu mais qui contient beaucoup :

"Dieu vit que la malice des hommes était grande sur la terre et que toute la pensée de leur cœur était à chaque instant dirigée vers le mal" (Gen VI, 5)

Et plus loin encore ceci :

"La terre se corrompit devant Dieu et se remplit d'iniquité. Dieu regarda la terre et voici qu'elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre". (Gen. VI, 11-12)

Corruption, malice, iniquité : ces mots désignent, bien sûr, **l'inconduite des mœurs**, mais également la source d'où découle cette inconduite, c'est-à-dire **la perversion des conceptions religieuses** : "Toute chair avait corrompu ses voies". Et quelles étaient ces formes religieuses perverties ? Aucun document ne nous le révèle en détail mais il est certain que ces déviations devaient affecter à la fois les connaissances, les préceptes, le culte et la prophétie qui formaient la trame de la Religion primitive. Elles ne devaient pas différer beaucoup du **paganisme** qui refleurira après le déluge et que nous connaissons bien.

Le second épisode va nous permettre de préciser quelles furent les conceptions de la religion et de la tradition déviées. Que trouvons-nous dans le "Grand Dessein" des bâtisseurs de Babel ? Deux notions importantes : l'une concernant Dieu, l'autre concernant l'homme.

On trouve dans leur dessein le désir religieux d'honorer Dieu, de parvenir à Dieu. Mais ce n'est pas par des moyens humains :

"Faisons-nous une tour dont le sommet atteigne le ciel". (Gen. XI, 4)

Cette religion-là est établie par l'homme et elle ne découle pas des connaissances, des préceptes, du culte et de la prophétie révélée par Dieu. Elle a Dieu pour but, mais elle **n'a pas Dieu pour base**. Elle correspond, au contraire, exactement à ce reproche de l'Écriture :

"Le culte que me rend ce peuple est un précepte appris des hommes". (Isaïe XXIX, 13).

On y trouve également, si curieux que cela paraisse pour une époque si éloignée de nous, un incontestable **humanitarisme**, fruit de la raison humaine :

"*Celebramus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras"* (célébrons notre nom avant de nous disperser à la surface de la terre). (Gen. XI, 4).

Que signifie : "célébrons notre nom" ? Veulent-ils ériger, à la gloire de l'humanité, un monument voisin de la tour élevée à la gloire de Dieu. Beaucoup d'exégètes le pensent.

On sait aussi qu'à cette époque se produisait une efflorescence prodigieuse du **polythéisme** et du **panthéisme** (surtout dans sa forme émanatiste) lesquels font si bien l'affaire des démons que l'on ne peut pas s'empêcher de penser qu'ils sont pour quelque chose dans leur naissance et leur diffusion. Il est évident que la religion de Babel en était imprégnée.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Dieu n'a pas voulu de l'unité et de la religion de Babel. Il y a deux grandes raisons.

D'abord, cette unité et cette religion sont, en dernière analyse, celles de Son adversaire. Dans le creuset de Babel, la Tradition primitive était en cours d'étouffement sous l'exubérance de la végétation païenne, laquelle au contraire, avec ses composantes humanitaires, panthéistes et polythéistes, constituait ce que l'on appelle un pandémonium.

En second lieu et surtout, Dieu avait un tout autre plan dont Il avait d'ailleurs prophétisé l'essentiel au lendemain de la chute. Ce plan, c'est l'envoi sur terre du **Verbe Incarné**, mystérieusement désigné par l'expression : "**La postérité de la femme**". **Tout tourne autour de là. Toute religion, toute tradition, si antique soit-elle, qui prétend à autre chose et qui attend autre chose n'est pas la vraie**.

Ces deux grandes raisons permettent de mieux comprendre la volonté de Dieu qui étonne au premier abord. Comment ! L'humanité était unie et religieuse et elle désirait le rester. Et voilà que Dieu Lui-même disloque cette unité et cette religion. Mais justement Il avait deux puissants motifs. Il ne fait aucun doute que la dispersion résulte d'une volonté expresse de Dieu. Le texte biblique mérite d'être relu et retenu :

> "Le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour que les fils d'Adam édifiaient; et Il dit :
> "Voici un peuple uni et une seule langue pour tous ; ils ont commencé à faire cela et ils n'abandonneront pas leur projet qu'ils ne l'aient réalisé complètement. Venons donc, descendons et confondons ici-même leur langue, afin que chacun n'entende plus la langue de son voisin".
> Ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur l'ensemble des terres et ils cessèrent d'édifier la ville. Et on appela cet endroit Babel parce que là fut confondue la langue de toute la terre ; et de là le Seigneur les dispersa dans toutes les régions." (Gen. XI, 5-9)

Le religion de Babel est l'aboutissement de la tradition déviée et sa dernière manifestation globale. Car, après la dispersion, des traditions particulières s'élaboreront, les unes en Orient, les autres en Occident. Mais ce qui est commun à ces traditions particulières a bien des chances de provenir de la religion de Babel.

Les penseurs modernes qui nous renvoient à la tradition Primitive commune à toutes les religions, ne nous renvoient à rien d'autre qu'à l'antique pandémonium dans l'état où il se trouvait quand Dieu le dispersa.

LA TRADITION DE LA SYNAGOGUE

Nous avons quitté Moïse au moment où il fixait par écrit, sous la dictée de Dieu, la Tradition patriarcale. Il ouvre une période de révélations progressives qui devait durer jusqu'aux approches de l'Avènement du Messie, et dont la codification fut réalisée avec une remarquable précision, par le clergé de la Synagogue.

Une question se pose à nous qui cherchons à identifier toutes les formes de la Tradition. Toutes les révélations qui se sont produites pendant la durée de l'Ancienne Alliance n'ont-elles pas donné naissance, en plus des livres dûment codifiés, à une tradition orale qui en serait comme le trop-plein, une tradition qui en rassemblerait les reliquats ? Existe-t-il une tradition juive qui aurait, par rapport aux livres de l'Ancien Testament, la même position relative que la Tradition apostolique par rapport aux livres du Nouveau Testament ?

Il en est ainsi, en effet, mais dans une certaine mesure seulement. L'Écriture a donné naissance, dans la Synagogue comme plus tard dans l'Eglise à des commentaires dont les auteurs ont forcément recherché tous les vestiges de révélation qui avaient pu échapper à la codification écrite et, en général, tout ce qui pouvait servir à l'intelligence du texte sacré. On devrait donc, dans ces nombreux recueils de commentaires (évitons les mots savants) trouver matière à l'établissement d'une tradition juive.

Malheureusement, ces commentaires sont extrêmement **hétéroclites**. On y trouve, en effet, quelques vestiges de révélation. On note, par exemple, l'existence, dans certains recueils, d'arrêts de justice qui ont très vraisemblablement été rendus par Moïse lui-même. Mais il s'y est agglutiné, en beaucoup plus grand nombre encore, une moisson de légendes et de développements où l'on trouve plus de théosophie païenne que de monothéisme biblique. Donnons comme exemple les dix séphirots dont il est impossible de savoir s'ils représentent des perfections divines ou des esprits émanés de Dieu et co-créateurs avec Lui, auquel cas le principe de la Création ex-nihilo disparaît.

De telle sorte qu'il existe bien, matériellement, une **Kabbale**, c'est-à-dire une tradition juive, mais elle ne s'aligne vraiment ni avec la Tradition primordiale, ni avec la Tradition apostolique. Elle est surtout dans la ligne de la **tradition païenne** dont elle reproduit la **complexité** et **l'exubérance**. En sorte qu'il devient vraiment très difficile d'aller y glaner.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la Synagogue, que l'on voit si attentive à codifier les textes révélés avec une exactitude irréprochable, a-t-elle été si mal-

adroite et si impuissante dans l'élaboration d'une tradition qui soit homogène avec cette Écriture ?

Il y a, à cela, deux raisons qui sont liées mais que l'on peut tout de même distinguer.

D'abord, l'intelligence de l'Ancien Testament, dont la Synagogue enregistrait la lettre avec tant de soin, n'est donnée que par le Nouveau. Le Nouveau Testament régit l'Ancien, bien qu'il arrive chronologiquement après lui ; il en réalise les prophéties et donc il en éclaire presque tous les passages. Avant la rédaction du Nouveau Testament, il n'était pas possible de comprendre pleinement l'Ancien.

De plus, la Synagogue n'a pas bénéficié de l'Assistance du Saint-Esprit. On l'oublie trop souvent. Elle n'était pas placée sous le même régime que l'Eglise des Gentils. L'Eglise vit sous le régime de la Nouvelle Alliance, qui est éternelle et spirituelle, et qui doit aboutir à la formation du Corps Mystique de N-S J-C, c'est-à-dire la Jérusalem céleste ; elle est **assistée par le Saint-Esprit** dont le rôle est de faire comprendre ce que Notre-Seigneur a dit :
"Il vous enseignera ce que Je vous ai appris."

La Synagogue n'avait pas cette assistance. L'Ancienne Alliance était charnelle puisqu'elle avait pour but la formation du Corps Physique de Notre-Seigneur dans une race élue à cet effet. Le Saint-Esprit n'avait pas encore été envoyé par Jésus monté au ciel.

Certes le Saint-Esprit s'est exprimé par les prophètes de l'Ancien Testament (*qui locutus est per prophetas*). Mais les révélations des Prophètes demeurent fort obscures. Il est certain que l'assistance du Saint-Esprit accordée à l'Eglise après la Pentecôte fut beaucoup plus généreuse que celle accordée à la Synagogue.

Ces deux raisons expliquent l'inhabilité de la Synagogue à comprendre sa propre Écriture, à en fournir un commentaire éclairé et à édifier une tradition qui puisse pleinement combler le vide entre la Tradition patriarcale et la Tradition apostolique.

Le Divin Maître a porté, sur la "tradition des anciens" un jugement sévère :
"Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu au nom de votre Tradition?" (Math. XV, 3).
Jugement que saint Paul réitère et complète en ces termes :
"Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et selon les rudiments du monde et non pas selon le Christ." (Colossiens II, 8).

Nous serons amenés à reprendre cette question de la Kabbale quand nous étudierons la formation de la Tradition apostolique. Concluons provisoirement en disant que la tradition de la Synagogue contient certainement quelques pierres

précieuses qu'il serait très intéressant de découvrir, mais qui sont noyées dans des scories souvent coupantes.

LA CODIFICATION DE LA RÉVÉLATION MESSIANIQUE

Tout le monde sait que Notre-Seigneur n'a rien écrit. Son enseignement était oral et c'est oralement qu'il s'est transmis pendant toute une première période. Puis il vint un temps où certains, parmi les Apôtres et les Disciples, constatèrent la nécessité de laisser des écrits : *scripta manent*. Ces écrits, pour la rédaction desquels ils reçurent de Dieu un charisme particulier qui leur valut le titre d' "écrivains sacrés", formèrent le Nouveau Testament. Les livres dignes de faire partie du Nouveau Testament ont été limitativement choisis par le Magistère de l'Eglise primitive ; on les appelle les Livres Canoniques ; ils se terminent par le Livre de l'Apocalypse de saint Jean avec lequel la Révélation publique est close.

Ce travail de composition n'a été possible que grâce à l'assistance du Saint-Esprit. Car il a fallu choisir parmi des documents de valeur très inégales, ceux que l'on pouvait garantir comme étant "sans mélange d'erreur". Un tel choix ne pouvait être fait et une telle garantie ne pouvait être donnée que par des **instances ecclésiastiques assistées du Saint-Esprit.**

Pour certains de ces textes, le Magistère a longtemps hésité. Le cas le plus illustre de ces hésitations est celui du "Pastor" d'Hermas. Hermas est l'un des premiers Pères Apostoliques. On donne le nom de Pères Apostoliques a ceux des Pères de l'Eglise qui ont personnellement connu les Apôtres. Hermas composa un dialogue doctrinal et moral appelé le "*Pastor*" qui fut longtemps regardé comme inspiré et donc comme appartenant au canon des Ecritures. Il fallut attendre le Pape Gélase pour que la décision fût prise de l'en écarter définitivement. Le Pape donnait comme motif, non pas que ce texte était entièrement mauvais, certes pas, mais seulement qu'il n'était pas tout-à-fait exempt d'erreur.

Quel sort devait-on faire aux livres de la Synagogue ? Notre-Seigneur avait enseigné qu'Il était venu pour réaliser les prophéties ainsi que pour accomplir la Loi et la parfaire. Il convenait donc d'étendre la canonicité, avec toutes ses garanties, à la Loi et aux Prophètes, c'est-à-dire aux livres de l'Ancien Testament.

La garantie d'inspiration donnée par l'Eglise entraîne une série de conséquences :

- L'Écriture Sainte devient la source principale où nous pouvons trouver la Révélation divine puisqu'aucun autre document n'est revêtu de la même garantie.
- On peut dès lors se livrer, sur ces textes, à une exégèse extrêmement poussée puisque l'on est certain que pas un mot n'y a été placé au hasard. Ils deviennent ainsi un sujet de méditation inépuisable.

L'ENSEIGNEMENT ORAL DES APÔTRES

Les écrivains sacrés, c'est-à-dire les auteurs des livres canoniques n'ont ni consigné par écrit toutes les paroles de Notre-Seigneur, ni relaté toutes Ses actions. Ils le disent d'ailleurs eux-mêmes. Citons, entre autres preuves, ce passage de saint Jean :

"J'aurais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas le faire avec l'encre et la plume ; j'espère te voir bientôt et nous nous entretiendrons de vive voix". (Jean III, 13-14).

Il ne fait aucun doute que les Livres canoniques ne contiennent pas, dans son entier, l'enseignement des Apôtres. D'abord, certains Apôtres n'ont eux-mêmes rien écrit et se sont contentés de prêcher. Leur prédication a été recueillie par des auteurs divers qui n'ont pas la qualité d'écrivains sacrés. Et ceux des Apôtres qui ont écrit ont aussi prêché ; donc nous possédons, venant d'eux, des "lettres" qui font maintenant partie de l'Écriture Sainte, et aussi des prédications "de vive voix" qu'ils ont abandonnées à la tradition orale. On retrouve nettement, dans saint Paul, la mention de ces deux sources : "de vive voix" et "par lettre" :

"Frères, tenez bon. Conservez-les traditions que nous vous avons apprises de vive voix et par lettres."(II Thess. II, 15).

Dans les livres canoniques, donc, les écrivains sacrés n'ont pas dit tout ce qu'ils savaient. Ils ont aussi dispensé un enseignement oral dont il est bien évident que l'Eglise va rechercher diligemment les traces.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA TRADITION APOSTOLIQUE

Des auteurs de qualité et de fonctions très diverses ont écrit sur ces mêmes événements qui font déjà l'objet des Livres Saints. Et ils l'ont fait dans l'une des deux intentions suivantes :

- soit pour relater, sous une autre forme, ce que les écrivains sacrés avaient déjà écrit ;
- soit pour consigner eux-mêmes par écrit ce que les Apôtres avaient enseigné de "vive voix".

C'est le moment de faire remarquer que ces données ne sont dites traditionnelles que parce qu'elles sont restées orales du vivant des Apôtres. Mais, après un certain délai, elles ont été écrites elles aussi. Et elles ont pris place dans des textes dont nous allons examiner la diversité.

Il s'est créé toute une réserve de documents qui, pour n'avoir pas bénéficié de l'inspiration majeure du Saint-Esprit, n'en ont pas moins été composés avec beaucoup de compétence, d'attention et de piété, par les auditeurs des Apôtres et par ceux des Disciples. Ils ont donc été pris, dès le début, en très haute considé-

ration par le Magistère, puisqu'ils formaient la partie de l'enseignement de Notre-Seigneur que l'on ne trouvait pas dans l'Écriture.

Cette réserve documentaire ne constitue pas, par elle-même et prise en bloc, la Tradition. Mais c'est en elle que le Magistère ira puiser, quand il en aura besoin, les traces de cette Révélation messianique dont il a la garde, dont il ne veut rien laisser échapper, mais dont il trouve, en fait, les éléments dispersés. Ce sont ces traces qui, rassemblées, portent le nom de Tradition Apostolique.

La reconnaissance de **la Tradition** comme **deuxième source de la Révélation** (la première étant l'Ecriture) est une caractéristique de l'Eglise catholique. Les écoles protestantes sont partagées sur ce chapitre ; les unes admettent une certaine tradition mais la limitent à quelques textes ; la majorité est hostile à la notion même de tradition, à laquelle elle oppose l'adage "*Sola Scriptura*". Aussi est-il bon de donner quelques preuves de l'ancienneté de cette reconnaissance de la Tradition Apostolique.

> Saint Augustin : "Il y a beaucoup de choses auxquelles l'Eglise est fermement attachée et que l'on est autorisé, par conséquent, à regarder comme ordonnées par les Apôtres, bien qu'elles ne nous aient pas été transmises par écrit". (De Bapt. V, 23-31).
> Saint Basile : "Je considère comme apostolique de s'attacher fermement même aux traditions qui ne sont pas contenues dans l'Écriture". (XVII, 66 - Mig. XXXII, 188).
>
> Saint Epiphane : "La Tradition, elle aussi, est nécessaire, car on ne peut pas tout prendre dans l'Écriture ; c'est pourquoi les Saints Apôtres nous ont laissé une partie de leur enseignement dans les Écritures, le reste au moyen des traditions". (Haer. LXI, 6 - Mig. XXXXI, 1057)

Les siècles, en se succédant, n'ont pas changé la doctrine. Elle était encore la même au Concile de Trente :

> "**L'Eglise reçoit avec le même respect et la même piété les Livres Saints et les traditions sur la Foi et les mœurs qui nous viennent de Jésus-Christ par les Apôtres ou que les Apôtres nous ont laissées par l'inspiration de l'Esprit-Saint**".

Ainsi donc, pour constituer le canon des Ecritures, le Magistère de la primitive Église n'a accepté que des textes où tout était absolument irréprochable, c'est-à-dire où tout portait la marque évidente de l'inspiration divine. Cette rigueur nécessaire a laissé échapper des documents moins soigneusement composés où d'authentiques fragments de la Révélation Messianique voisinaient avec des passages d'interprétation humaine. Ces documents, n'étant pas "sans mélange d'erreur", n'ont pu recevoir la même garantie. Ils formèrent la réserve où l'Eglise va puiser la Tradition.

UN ABONDANT INVENTAIRE

Il est temps de nous demander de quels éléments se compose la vaste réserve documentaire dans laquelle la Tradition apostolique est répartie. Notons que l'Eglise n'a jamais publié officiellement l'inventaire limitatif de ces documents. C'est ici l'usage qui fait loi.

La première place, dans les sources de la Tradition, revient évidemment aux "**Pères Apostoliques**", puisqu'ils ont fréquenté les Apôtres. S'il est des personnages qui ont pu recueillir leur prédication, ce sont bien ceux-là. Citons comme exemple, pour fixer les idées, saint Polycarpe, qui a connu saint Jean l'Évangéliste et qui a ensuite fondé l'Eglise de Lyon. Les "Pères Apostoliques" ont été les témoins des Témoins de Jésus-Christ. Ils ont donc, dans la transmission de la Tradition, une place particulière. Ils n'ont pas, à proprement parler, formulé la Révélation ; aussi ne sont-ils pas "écrivains sacrés" ; mais ils en ont tout de même recueilli des fragments sous une forme non canonique.

Les "Pères" qui leur ont succédé figurent aussi parmi ces sources. Ce titre de "**Père de l'Eglise**" n'est pas conféré officiellement. C'est une dénomination fondée sur l'usage. Le titre de "**Docteur**", au contraire, est conféré officiellement, à la suite d'une procédure très stricte. Certains personnages de l'antiquité chrétienne sont à la fois Pères et Docteurs de l'Eglise. Citons, par exemple, les quatre grands Docteurs grecs :

saint Basile, saint Athanase, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire de Naziance,

et les quatre grands Docteurs latins :

saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand.

Quand on recherche quelle est la tradition, sur un point donné, on interroge toujours ces grands personnages.

Une autre source de la Tradition réside dans les **Symboles**, ces résumés de la foi que l'on faisait apprendre par cœur aux catéchumènes au moment du Baptême. Citons les trois plus anciens :

le "Symbole des Apôtres", dont on possède deux versions, le "*textus antiquior*" et le "*textus receptus*" ;

le "Symbole de Nicée-Constantinople" confirmé au concile d'Ephèse et que l'on chante à la Messe latine ;

le "Symbole de saint Athanase qui commence par les mots : "Quiconque veut être sauvé" et qui a pénétré dans le Bréviaire latin.

Les **Liturgies** des Messes, des Heures et des Sacrements, et même celles des sacramentaux, constituent une des sources les plus sûres et les plus riches de la Tradition. Dom Guéranger disait **que la liturgie est la Tradition à son plus haut degré de fidélité**. Elle est partout construite sur le même modèle avec les mêmes pièces essentielles. L'**apostolicité** des plus anciennes liturgies ne fait **absolument aucun doute**. Elles furent pendant un certain temps, transmises ora-

lement et même secrètement, par prudence et par respect, pour ne pas mettre les "Saints Mystères" sur la place publique : c'est ce que l'on appelait "la discipline de l'Arcane".

Autre source de la Tradition, on s'en doute, ce sont les comptes-rendus, ou plutôt les "considérants" des premiers **Conciles** œcuméniques :

- Le Concile de Nicée, en 325, affirme la divinité de Jésus-Christ contre Arius qui la nie ;
- Le Concile de Constantinople, en 381, affirme la divinité du Saint-Esprit contre Macedonius qui la nie ;
- Le Concile d'Ephèse, en 431, affirme la maternité divine de la Sainte Vierge, contre Nestorius qui prétend que la Sainte Vierge n'est que la mère de la personne humaine de Notre-Seigneur ;
- Le Concile de Chalcédoine, en 451, affirme les deux natures dans la personne de Jésus-Christ, contre Eutychos qui enseigne qu'en Jésus-Christ la nature divine a fait disparaître la nature humaine (Monophysisme.)

Cet abondant inventaire n'est donc pas limitatif. On peut citer beaucoup d'autres pièces : les inscriptions funéraires, l'hagiographie, l'architecture des monuments chrétiens et jusqu'au texte des "apocryphes" qui ne sont pas négligeables.

LES DEUX FONCTIONS DE LA TRADITION

L'Écriture et la Tradition contiennent l'une et l'autre une part de la Révélation divine. Il est évident qu'elles sont en harmonie l'une avec l'autre et que cette harmonie va permettre de les éclairer l'une par l'autre. La Tradition va se comporter tantôt comme "explicative", tantôt comme "complétive".

La Tradition sera **explicative** quand elle rapportera, en termes différents ou semblables, peu importe, les mêmes faits que l'Écriture ; elle aidera alors à l'interpréter ; elle en éclairera le sens ; et sous ce rapport elle a été extrêmement fructueuse et elle continue à l'être.

La Tradition sera **complétive** quand elle enrichira de données nouvelles le contenu révélé de l'Écriture, c'est-à-dire quand elle contiendra des éléments que l'Écriture ne contient pas, comme nous venons de l'entendre dire par saint Augustin, saint Basile et saint Epiphane. Parmi ces compléments, on cite :

- la liste des livres du Nouveau Testament (en effet, la composition du canon des Ecritures n'est pas scripturaire mais traditionnelle, chose curieuse) ;
- le nombre septénaire des Sacrements ;
- le transfert de la Chaire de saint Pierre d'Antioche à Rome ;
- la doctrine de l'Ange gardien ;
- celle du Purgatoire ;
- celle de l'Immaculée Conception, etc...

Ces compléments, en effet, sont périodiquement nécessaires. C'est une nécessité que de trouver sans cesse du nouveau. C'est un besoin vital que d'assimiler une nourriture toujours renouvelée. Il est bien certain que l'Eglise, qui n'a pas encore atteint des dimensions définitives et dont le dogme lui-même s'épanouit, ressent une faim d'enrichissement. Combien de fois lisons-nous, dans les Introït ou dans les Collectes, cette expression : "*Canticum novum cantabo*". La nouveauté est nécessaire. Le problème est de savoir où nous allons la trouver. Les modernistes répondent : "Dans le monde, en imitant le profane".

Les catholiques fidèles ont à leur disposition une source d'eau vive : la Tradition :

"...tout scribe devenu disciple du royaume des cieux ressemble à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux." (Math. XIII, 52).

Le Trésor, c'est la Révélation. Le vieux, c'est ce que l'Eglise en a déjà tiré. Le neuf, c'est ce qu'elle en tire quand le moment est venu de chanter un cantique nouveau.

EN VERTU DES PROMESSES D'ASSISTANCE

Quelles vont être les règles et les critères dont l'Eglise va se servir pour reconnaître les vestiges de la Tradition apostolique au milieu de cette masse d'écrits de tant d'auteurs différents ? Pour qu'une croyance soit reconnue traditionnelle, c'est-à-dire apostolique, il faut qu'elle satisfasse à deux conditions essentielles : **l'ANTIQUITÉ** et **l'UNIVERSALITÉ**. On cite aussi parfois deux autres conditions : la **concordance** et la **perpétuité**, mais elles peuvent se ramener aux deux premières.

Mais il est évident que ces critères d'antiquité et d'universalité ne font que dégrossir le problème. Appliqués systématiquement et sans l'assistance du Saint-Esprit, ils seraient insuffisants pour prendre une décision aussi importante et d'une nature aussi surnaturelle. C'est donc en vertu des promesses qui lui ont été faites que l'Eglise va pouvoir entreprendre une pareille discrimination.

Et comment le Saint-Esprit va-t-il agir ? Faisons remarquer seulement deux particularités de son action :

1° Il n'ajoute rien aux paroles du Christ ;

2° Il opère invisiblement.

1° Parlant du Saint-Esprit qu'Il se disposait à env oyer, Jésus dit :

"Il vous enseignera ce que Je vous ai appris".

Le Verbe a énoncé des paroles, forcément mystérieuses étant donné leur origine, et c'est le Saint-Esprit qui en donne l'intelligence. Il fait comprendre ce que Notre-Seigneur S'est contenté d'exprimer. Mais Il n'enseigne pas des choses nou-velles que Notre-Seigneur n'aurait pas dites.

2° On est toujours étonné, quand on observe les cho ses de l'Eglise, de constater ce mélange d'ordre et de désordre. Sous une certaine apparence, tout s'y déroule comme si elle était une institution uniquement humaine, avec les servitudes, les hypothèques, les aléas de la condition d'ici-bas ; des écrits déroutants, les uns remplis d'un surnaturel véritable, les autres d'un merveilleux inventé, des avis divergents, des situations stagnantes, des décisions qui n'arrivent jamais...

Mais sous l'éclairage de la foi, l'Eglise du Verbe Incarné apparaît, comme Lui, véritablement divine et humaine en même temps. Car le résultat global de cet apparent désordre, c'est la création d'un admirable corpus de textes notoirement inspirés. L'assistance du Saint-Esprit à été invisible pendant qu'elle s'exerçait. Mais elle est devenue visible dans ses effets :

> "*attingit a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia*" (il atteint d'une extrémité à l'autre, disposant toutes choses avec force et douceur).

Qu'en est-il des révélations privées ? Apportent-elles des modifications au dépôt de la Révélation Publique, qui est déclarée close ? On peut répondre par la négative. Les révélations privées ont une grande importance dans l'Eglise. Elles ont, entre autres influences, suscité de nombreuses fêtes liturgiques. Mais elles n'innovent jamais. Elles cultivent seulement des germes déjà présents dans l'Écriture et dans la Tradition dont elles poursuivent la logique aussi loin qu'il le faut.

Prenons comme exemple la dévotion et le Culte du Sacré-Cœur dont l'impulsion revient aux révélations "privées", faites à sainte Marguerite-Marie, sous le règne de Louis XIV. Cette dévotion a été notée jusque chez saint Augustin. Mais on peut remonter plus haut puisque le Cœur de Jésus ("latus" dans le texte, Jean XIX, 34) a les honneurs de l'Écriture. Saint Jean lui-même remonte plus haut encore puisqu'il cite, à propos du coup de lance de la Passion, un texte de l'Ancien Testament *:*

> *"Videbunt in quem transfixerunt*" (ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé). (Jean XIX, 37).

C'est un texte de Zacharie (XII, 10) que la Vulgate énonce d'une manière encore plus frappante :

> "*et aspicient ad me quem confixerunt*" (ils tourneront les yeux vers Moi qu'ils ont transpercé).

LE RÔLE DES HÉRÉTIQUES

Muni des règles de discrimination et assuré de l'Assistance du Saint-Esprit, le Magistère va donc rechercher, dans la masse documentaire dont nous avons parlé, les éléments de la Tradition apostolique et il va les rassembler et les coordonner. Mais fera-t-il ce travail de triage d'un seul coup et une fois pour toutes comme ce fut le cas pour les Livres Saints ?

La Tradition apostolique n'a pas été formulée une fois pour toutes. C'est seulement quand cela devient nécessaire que l'Eglise en fixe tel ou tel point. Et cette nécessité comment apparaît-elle ? Elle est bien souvent créée par des **hérétiques** dont le rôle involontaire est de soulever **des problèmes nouveaux auxquels ils donnent des solutions nouvelles, non apostoliques et fausses**. Ils obligent ainsi à consulter le Tradition pour savoir quel était, dans ce cas particulier, l'opinion des Apôtres. Leur intervention amène à préciser la doctrine. Ils ont donc un **rôle providentiel** à jouer. Il faut que les scandales arrivent ; malheur seulement à ceux par qui ils arrivent. La Rédemption est un mystère.

> "J'apprends que lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a des scissions parmi vous, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait parmi vous même des hérétiques, afin que ceux qui sont éprouvés soient manifestés parmi vous". (I Cor. XI, 18-19)

On se plaint aujourd'hui des modernistes. Ils ont, en effet, opéré un énorme ravage. Mais il suffit d'avoir un peu de patience et on s'apercevra que les questions auxquelles ils ont proposé des solutions fausses, l'Eglise peut les résoudre en puisant dans le "trésor du père de famille" où l'on trouve "du neuf et du vieux".

UNE TRADITION EXPURGÉE

L'Eglise des Gentils a-t-elle adopté la tradition de la Synagogue comme prologue à sa propre Tradition, de la même manière qu'elle adoptait les livres de l'Ancien Testament comme prologue à ceux du Nouveau ? Elle ne l'a pas fait. Pourquoi ?

Pour des raisons que nous connaissons déjà mais qu'il est bon d'expliquer succinctement ici.

Le Divin Maître, nous l'avons vu, a porté sur la "tradition des Anciens" un jugement sévère. Il l'accuse d'avoir "annulé" la Loi, ce qui est déjà un reproche grave. Mais il y a pire.

A quelle impulsion, en effet, les scribes et les pharisiens répondaient-ils quand ils annulaient la Loi par leurs traditions ? Notre-Seigneur l'a dit. Cette impulsion n'était pas simplement humaine, elle provenait du "père du mensonge". On pourrait multiplier les citations scripturaires dans ce sens. Contentons-nous de celle-ci qui est moins connue mais aussi démonstrative :

> "Vous parcourez la terre et la mer, pour faire un prosélyte et quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois pire que vous". (Math. XXIII, 15)

On connaît par les historiens autant que par la Bible, l'importance des **infiltrations du paganisme chez les Juifs**. Pas dans la lettre des Ecritures, bien entendu, puisqu'elles étaient conservées avec une jalousie souvent pointilleuse,

mais dans tout ce qui était **commentaire**. Et là encore Notre-Seigneur fait bien la différence quand Il déclare, en parlant des docteurs de la Loi :

"Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font".

Faites ce qu'ils vous disent car leur Loi Écrite est exacte. Mais ne faites pas ce qu'ils font car leur interprétation est mauvaise. Dans ces conditions, on comprend que l'Eglise n'ait pas pris en compte la tradition des anciens".

Néanmoins les écrivains ecclésiastiques de toutes les époques ont conservé une secrète attirance pour les incontestables pierres précieuses qui sont encore enfouies dans les scories coupantes de la Kabbale. Écoutons Dom de Moléon, que personne ne pourra soupçonner d'un quelconque déviationnisme :

> "Sans doute, il faut le reconnaître ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'invraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant, ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner :.sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires, se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car "*crinein*" veut dire précisément : séparer, distinguer, juger, choisir. Son rôle consiste ici à **filtrer** ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Eglise, ainsi ont fait saint Jérôme, saint Ephrem, et bien d'autres encore après eux, qui ont su discerner, dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes, qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle". (Dom de Moléon dans *Les Patriarches*, page 26)

Le problème est posé et l'on voit que ce n'est pas seulement d'aujourd'hui. Mais les essais de solution ont été jusqu'à présent infructueux. Ils ont même été néfastes. Rappelons seulement les ouvrages comme *La Kabbala Denudata* de KNORR von ROSENROTH (1677) dont l'influence se mêla à celle des Rosicruciens pour élaborer l'esprit des premières loges maçonniques.

Ce problème de la Kabbale est encore compliqué par le fait qu'elle ne nous est connue que par des textes établis par des rabbins du Moyen-Age attentifs à y introduire une sourde hostilité au christianisme.

Le danger de tout ce qui est kabbalistique vient de ses indéfinissables divinités intermédiaires que sont les **séphiroths** ; elles conduisent fatalement au **panthéisme** ou au **polythéisme**, ou même aux deux à la fois, et elles détournent à coup sur de la notion essentielle, patriarcale et chrétienne en même temps, d'un Dieu Personnel et Créateur.

On comprend que l'Église se soit tenue à l'écart de cette possible contagion et qu'elle n'ait pas assumé la garde d'une tradition à laquelle le Divin Maître venait de manifester Sa méfiance.

Il est donc très important de faire remarquer que la Tradition apostolique n'admet pas n'importe quoi. Elle ne véhicule pas le tout-venant des idées circulantes. Elle ne se surcharge pas de la coutume et des habitudes invétérées. Elle demeure l'un des deux moyens de connaître la Révélation divine, l'autre étant l'Écriture. Son contenu notionnel est choisi et il le reste car il est surveillé, ce qui lui est possible puisqu'il est administré par des instances ecclésiastiques certaines d'être assistées par le Saint-Esprit. C'est la seule tradition qui soit dans ce cas. Toutes les autres, faute de cette surveillance et de cette assistance, finissent par charrier n'importe quoi, dès lors qu'un certain taux d'ancienneté et d'universalité est atteint.

DES LOCUTIONS EMPOISONNÉES

Les ennemis de l'Eglise attaquent toutes les institutions, matérielles et spirituelles : dogme, hiérarchie, sacrements, implantation territoriale, tout... La Tradition est l'objet d'une attaque particulièrement bien étudiée. Et pourtant c'est à une apothéose de la tradition que l'on nous convie de toutes parts. C'est en son nom et sous sa vieille bannière que l'on veut rassembler tous les ennemis de la Révolution.

Nous avons vu qu'il y a deux traditions : l'une dont l'Eglise est gardienne et dont le contenu est orthodoxe ; l'autre qui a la même ancienneté mais dont le contenu est composite. Il ne faudrait pas que, sous prétexte de combattre la Révolution, on fasse abandonner aux catholiques la Tradition orthodoxe et adorer, par petites étapes insensibles, la tradition composite.

Le danger n'est pas illusoire et nous pourrions en fournir de nombreux exemples. Retenons deux expressions, couramment employées aujourd'hui, qui contiennent en germe un glissement fatal et qui sont utilisées, par les uns sans malice et par les autres avec malice. On entend parler de "**tradition chrétienne**" et de "**tradition vivante**", toujours dans un contexte très admiratif d'ailleurs, ce qui achève de faire illusion. Examinons-les l'une après l'autre.

La "**tradition chrétienne**" n'est pas le véritable nom de ce que l'on entend désigner ainsi. Le **véritable nom**, c'est la "**Tradition apostolique**". Si, en effet, on la désigne comme apostolique la Tradition dont on parle est nettement définie quant à son contenu : il s'agit de cette part de la Révélation qui n'est pas dans les Ecritures. Ainsi définie, elle véhicule, non pas des conceptions humaines, mais des notions divines.

Si on la désigne seulement comme chrétienne, la tradition n'est plus strictement apostolique. Elle étend son contenu qui devient largement ecclésiastique et peut donc comprendre les coutumes, bonnes ou mauvaises, les habitudes, bonnes ou mauvaises, et toutes sortes d'acquisitions pourvu qu'elles soient religieuses et qu'elles présentent un minimum d'ancienneté. Elle n'est plus soumise à l'orthodoxie et on lui demande seulement une teinture chrétienne d'ensemble.

De sorte que la tradition, aussi dite chrétienne, va posséder la même définition que celle des autres religions à qui on ne demande pas de véhiculer une Révélation précise et pour qui on se contente d'une simple ancienneté. L'avenir nous dira si nous avons raison de nous méfier de la "tradition chrétienne" ou si le danger était seulement illusoire.

La "tradition vivante", maintenant. C'est un autre nom que l'on donne à la même chose. L'expression est habilement combinée mais elle ne traduit pas la vérité.

Nous avons vu que la Tradition apostolique n'a pas été fixée une fois pour toutes. Elle est en réserve dans des documents dont la liste limitative n'a même pas été arrêtée officiellement et d'où le Magistère la retire et la formule au fur et à mesure des besoins. On en conclut que la tradition est variable et que personne ne peut prévoir les surprises qu'elle réserve.

Mais attention, il ne s'agit pas d'une véritable variabilité, car le changement ne peut avoir lieu que dans le sens de l'enrichissement : un enrichissement c'est-à-dire un processus qui ne comporte par d'éliminations. Quand une notion aura été une fois réputée traditionnelle par les autorités de droit avec les preuves d'apostolicité qui s'imposent, personne ne lui retirera plus jamais sa traditionnalité. Il s'agit donc d'un épanouissement de la même nature que celui du dogme avec lequel d'ailleurs il chevauche. Il n'y a pas d'épanouissement sans stabilité.

Si, au contraire, nous qualifions la Tradition de "vivante", nous allons la soumettre à un processus vital, c'est-à-dire à une alternance d'assimilations et d'éliminations, les unes provoquant les autres. Nous allons donc tolérer d'elle qu'elle se débarrasse périodiquement d'un certain nombre d'éléments qui "ont fait leur temps" et qui seront remplacés par les nouveaux. Voilà la **Tradition devenue évolutive** et le tour est joué. Il ne s'agira plus d'un épanouissement mais d'un **tourbillon**. Et que l'on ne vienne pas nous dire que nous inventons un danger imaginaire : la grande argumentation des hautes instances vaticanes était, dernièrement encore, de poser un principe, qui allait de soi, que la quintessence de la Tradition, dans l'Église, était d'évoluer et de s'adapter toujours et toujours... sans doute comme les volutes de la fumée dans le vent de l'histoire.

Beaucoup d'éloges empoisonnés seraient aussi à mentionner. Nous en avons choisi seulement deux : celui de la "Tradition chrétienne" et celui de la "Tradition vivante". *Timeo Danaos et dona ferrentes*.

CONCLUSION

Nous devions répondre à la question :
Quelle Tradition les catholiques "traditionalistes" défendent-ils ?

Nous pensons avoir montré, au moins dans les grandes lignes, que cette Tradition est propre à l'Eglise. Nulle autre religion ne la partage avec elle. Elle se caractérise de deux manières : par son contenu notionnel et par les modalités de sa formation.

Quant à son contenu, la véritable Tradition est constituée par des fragments de la Révélation divine qui ont échappé à la codification écrite, et qui par conséquent ont été transmis par la voie orale pendant une certaine période.

Quant aux modalités de sa formation, la Tradition doit sa naissance à trois processus qui correspondent aux trois phases de la Révélation divine.

La Tradition primordiale ou patriarcale ne nous est pas connue directement sous forme traditionnelle. C'est par l'Écriture que nous la connaissons C'est d'elle qu'il est fait mention, au Canon de la Messe, dans la prière : "*Supra quæ propitio*". Cette prière est récité, sur les oblats, par le célébrant, après la Consécration. Elle se place à la suite de "*Unde et memores*" et avant le "*Supplices te rogamus*".

En voici la traduction :

"Qu'il Vous plaise, Seigneur, de jeter sur ces dons un regard propice, comme il Vous a plu d'agréer les présents du juste ABEL Votre serviteur, le sacrifice d'ABRAHAM Votre patriarche, et celui que Vous offrit Votre grand-prêtre MELCHISEDECH, sacrifice saint, hostie immaculée".

L'Ancien Testament a, lui aussi, donné lieu à une Tradition mais qui ne s'est pas conservée indemne. Elle s'est surcharge d'éléments profanes et païens qui rendent extrêmement difficile la recherche des vestiges de Révélation divine que pourtant elle contient.

Le Nouveau Testament, à son tour, se complète par la Tradition apostolique qui n'est autre que l'enseignement oral des Apôtres. Elle est diffuse dans l'ample collection des documents de la paléographie chrétienne dont l'exploitation n'est, théoriquement du moins, pas terminée.

La Tradition des Apôtres forme, avec celle des Patriarches, un ensemble homogène qui constitue précisément cette vraie Tradition dont les catholiques fidèles sont les défenseurs.

Parallèlement à ce courant orthodoxe, il s'est créé un autre courant que l'on devrait appeler "**pseudo-traditionnel**" et qui en diffère, évidemment, dans son contenu et dans son mode de constitution. Le contenu de la "pseudo-tradition" n'est pas homogène ; il est composite il est mixte. Il est fait de trois constituants, mêlés plus ou moins intimement. On y trouve des vestiges déformés de la Révélation divine, comme par exemple des conceptions panthéistes sous une forme généralement émanatiste. On y trouve des élucubrations humanitaires comme celles de la Tour de Babel. Et l'on y trouve des produits de la fausse mystique, c'est-à-dire de la mystique démoniaque qui est la source de la mythologie poly-

théiste. Bref, cette pseudo-tradition véhicule, mêlées ensemble, toutes les productions de la **religiosité naturelle**.

Quant à son mode de constitution, on peut dire que la pseudo-tradition est dans son droit quand elle prétend à la même ancienneté que la Vraie. Elles ont toutes les deux le même point de départ qui est le jugement de Dieu sur les sacrifices d'Abel et de Caïn. La pseudo-tradition est aujourd'hui défendue, sous le nom de "**tradition ésotérique**", par des penseurs très érudits qui en font la source commune de toutes les religions. Cette prétention est vraisemblablement fondée pour les religions non-chrétiennes.

Mais elle est sans fondement pour l'Eglise laquelle est gardienne d'une Tradition essentiellement antagoniste de celle-là. C'est même un des traits particuliers de l'Eglise, à toutes les époques, que d'avoir été maintenue séparée de la souche commune des fausses religions.

S'il était absolument nécessaire de rappeler ces définitions, c'est que nous assistons à une manœuvre qui tend à dénaturer et à transformer la vraie Tradition, en lui faisant perdre sa **rigueur** et en la rendant **évolutive** afin d'y introduire des éléments notionnels **hétérodoxes**.

JEAN VAQUIÉ
JANVIER 1991

LA BATAILLE PRÉLIMINAIRE

INTRODUCTION

Il devient de plus en plus évident que la lutte contre-révolutionnaire se déroule sur deux niveaux.

1 - Nous devons d'abord nous battre pour conserver les ultimes positions qui nous restent. Il faut de toute évidence et de toute nécessité, conserver nos chapelles, nos quelques monastères, nos écoles, nos publications, nos associations, et plus généralement nos espérances de salut et l'orthodoxie de nos doctrines. Nous sommes ainsi impliqués dans une série de **combats conservatoires** de petite amplitude auxquels nous ne saurions nous soustraire.

En effet, nous trouvons la mention de ces combats dans l'Ecriture elle-même. Saint Jean l'Évangéliste, sous la dictée de "Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles, c'est-à-dire sous la dictée de Notre-Seigneur, s'adresse à l'ange de l'église de Sardes en disant *:*

"Esto vigilens et confirma cetera quæ moritura erant", ce qui signifie : "Sois vigilant et maintiens les restes qui allaient périr". (Apoc. III, 2).

L'Eglise de Sardes, nous le savons, correspond à notre temps. C'est donc à nous que s'adresse cette admonestation "maintiens les restes". Le ciel attend de nous cette **sauvegarde des restes**. Elle formule notre mission. Elle constitue notre combat contre-révolutionnaire quotidien. Telle est la **bataille inférieure**. C'est une bataille **défensive**, une bataille de **maintenance**.

2 - Mais au-dessus de ces innombrables engagements conservatoires, une bataille, plus importante encore, a commencé dont l'objectif est la **mutation du pouvoir**.

"Je régnerai malgré mes ennemis".

Qui d'entre nous aurait oublié cette promesse laconique mais formelle, que Notre-Seigneur a faite à sainte Marguerite-Marie en 1689 ? A elle seule, elle pourrait nous suffire. Mais elle a été renouvelée, au cours des XIXe et XXe siècles, à un grand nombre de mystiques, en particulier à madame Royer. Et quand on songe que **le serment résulte de la répétition de la promesse**, on peut affirmer que **le règne du Sacré-Cœur nous a été promis avec serment**. Nous pouvons donc être assurés qu'aujourd'hui Notre-Seigneur opère mystérieusement selon Sa manière habituelle, en vue d'extirper le pouvoir de la Bête et d'instaurer Son règne propre. Ce mystérieux combat, dont Il est l'agent essentiel, constitue **la bataille supérieure**, celle de l'objectif principal.

Ces deux batailles répondent l'une et l'autre à la volonté divine. 0n comprend que nous ne puissions les éluder ni l'une ni l'autre.

> Elles sont entremêlées parce qu'elles sont soutenues l'une et l'autre par les mêmes combattants lesquels ont ainsi deux luttes différentes à mener. Il est de la première importance de distinguer ces deux luttes puisqu'elles n'ont pas le même objectif et que par conséquent elles ne sont pas susceptibles de la même stratégie. En particulier la part qui revient à Dieu et celle qui revient aux hommes diffèrent grandement entre l'une et l'autre bataille.

Les incompréhensions que l'on constate entre les chefs de groupes proviennent de ce que la plupart ne voient qu'un seul et même combat et **confondent** les objectifs secondaires, qui sont ceux de la bataille inférieure, avec l'objectif principal qui est celui de la bataille supérieure.

Ce sont précisément les stratégies respectives de ces deux affrontements superposés que nous voudrions examiner d'un peu plus près.

I. LA BATAILLE INFÉRIEURE

Comment conduire la "bataille de la maintenance" ? Elle présente, du fait de ses racines historiques, un certain nombre de particularités d'où découlent, pour les chefs de groupes, des servitudes tactiques. Ils ne peuvent pas se livrer à n'importe quelles actions. Leurs initiatives sont circonscrites dans certaines limites. Servitudes et limites que nous évoquerons en quatre paragraphes :

LE DYNAMISME RÉACTIONNAIRE FONDAMENTAL

Les véritables forces vives de la France ont toujours été anti-révolutionnaires. Le don initial qui a été fait à notre pays c'est la **monarchie chrétienne**. **La république laïque est un châtiment entraîné par les péchés du peuple** "*propter peccata populi*". La tendance spontanée de la France ne va pas à la république mais à la restauration. Notre Nation désire notamment revenir au don initial. Tel est son dynamisme fondamental.

Ce rejet instinctif de la révolution est particulièrement sensible aujourd'hui. Nous assistons incontestablement à une renaissance des forces vives. De sorte que des traditionalistes, constatant la remontée du potentiel réactionnaire se croient suffisamment puissants pour affronter, avec de sérieuses chances de succès, des épreuves de forces qui les opposeraient au pouvoir révolutionnaire. Et il faut reconnaître que, dans l'absolu, ils ont raison car la réaction élémentaire de la nation, quand on la considère isolément, est un phénomène puissant et particulièrement actuel.

Cependant aux antipodes de ce courant fondamental, "l'Adversaire" a tissé un réseau serré de contraintes révolutionnaires qui est totalement artificiel, mais qui s'impose d'une manière absolue. Le pouvoir légal appartient à ce réseau, et a fortiori le "pouvoir occulte" qui en est l'inspirateur bien connu.

L'habileté de nos politiciens, qui est considérable, consiste essentiellement à faire voter la France à l'opposé de son dynamisme fondamental. C'est là le plus clair de leur travail et on le déclare admirable.

La France est comme une monture dominée par un cavalier qui ne travaille qu'à l'exténuer. Elle n'a plus la force de le désarçonner. Bref l'énergie réactionnaire toujours renaissante de notre pays est sans cesse neutralisée, mutilée et inversée. Les nouvelles générations anti-révolutionnaires sont fauchées à mesure qu'elles sortent de terre. Et la France chemine d'épurations en épurations.

Le «pouvoir de la Bête» bien qu'essentiellement utopique de par sa nature, est devenu, en fait, **irréversible.**

L'actuelle poussée du dynamisme réactionnaire ne doit pas nous faire illusion. Elle subira le même sort que les précédents. On lui prépare une nouvelle épuration.

Telle est la première particularité de la bataille inférieure : à savoir qu'elle est livrée par une minorité, vigoureuse bien sûr, mais **humainement impuissante**. Il est bon que les chefs de groupes prennent conscience de cette première difficulté. Le dynamisme réactionnaire fondamental est réel, mais il est **neutralisé** par un dispositif révolutionnaire pratiquement **insurmontable**.

LA MAUVAISE POSITION JURIDIQUE

Les traditionalistes ont conscience de défendre les droits de Dieu en face du pouvoir de la Bête. Ils puisent là leur ardeur et leur confiance. Mais ils s'imaginent trop facilement que cette position de principe leur donne, sur l'Etat laïque, une prééminence juridique. Ils descendent dans la rue en brandissant le Décalogue et l'Évangile et en accusant l'Etat de les avoir violés. Ils les opposent aux maires, aux préfets et aux ministres en leur disant :

"C'est votre devoir, de par le droit divin, qui est au-dessus de toutes les lois humaines, d'interdire l'avortement, l'euthanasie, les blasphèmes publics des spectacles, la construction des mosquées, la naturalisation massive des musulmans... et toutes ces choses exécrables".

Mais comment ne pas voir qu'il est maintenant **trop tard** pour tenir un tel discours ? Il fallait commencer par s'opposer à la **laïcisation constitutionnelle de l'Etat**. Or précisément, cette laïcisation a été obtenue, en 1958, grâce aux suffrages des catholiques.

Ce sont les catholiques qui ont fait pencher la balance du côté **de l'apostasie <u>définitive</u> de l'Etat**. Poussés par leurs évêques, eux-mêmes manipulés par le futur cardinal Villot, alors directeur du secrétariat de l'épiscopat français, ils ont voté en masse pour la constitution laïque que le général De Gaulle leur proposait. Il n'est plus l'heure aujourd'hui d'exiger de l'Etat sans Dieu, la reconnaissance des droits de Dieu.

Dans le combat "au jour le jour" que nous devons mener, nous sommes réduits aux moyens de la légalité laïque qui de surcroît, deviendra de plus en plus rigoureuse, réduisant toujours plus nos moyens de défense.

Une légalité socialiste se met en place dans laquelle **les chrétiens et leur Dieu seront tenus pour ennemis publics**. On comprend qu'une telle situation soit exaspérante pour les traditionalistes et leurs chefs de groupes.

Si cependant, sous prétexte de faire valoir un droit divin nous entreprenions, contre l'Etat laïque une guerre de principe, nous transgresserions les limites de la bataille inférieure pour entrer dans la zone d'action de la bataille supérieure, laquelle relève d'une stratégie différente comme nous allons le voir.

LA VEILLEUSE À ENTRETENIR

La bataille au jour le jour n'est pas une bataille de rupture. Les forces qui y sont engagées n'ont pas les moyens d'une rupture. Leur ministère propre est celui de **sauvegarder** "les restes qui allaient périr".

Il faut que le Maître, quand Il viendra, nous trouve "veillant". Il nous demande précisément de ne pas disparaître, de ne pas gaspiller des forces et des vies qui sont les Siennes et dont Il aura besoin.

Car les combattants de la bataille inférieure, nous l'avons déjà fait remarquer, sont les mêmes que ceux de la bataille supérieure, laquelle vise à la mutation du pouvoir. Placés, par la Providence, à la charnière des deux phases, ils doivent mener deux guerres qui sont simultanées dans le temps et différentes quand à leurs objectifs et à leurs stratégies.

Nous allons voir que, **dans la bataille supérieure, la part de Dieu domine tout** et oblitère totalement celle de l'homme. Mais allons-nous conclure de là que

cette «part divine» est négligeable dans les combats conservatoires ? Assurément non. Comment pourrait-on, sans l'aide du Ciel, sans l'aide des anges et des saints patrons, franchir les étapes obligées d'une guerre civile et étrangère que l'on peut résumer en quelques mots : provocations, déstabilisation, otages, représailles, délation, tribunaux populaires, tribunaux clandestins, terreur politique, vengeances personnelles, inflation, banqueroute, anarchie ?

L'une des conditions essentielles pour maintenir ne serait-ce qu'une humble veilleuse, au cours de cette période complexe et sévère, c'est la constante élévation de l'esprit vers le Ciel, pour en obtenir à chaque instant les protections indispensables. La part de Dieu n'est donc pas négligeable dans les luttes de la maintenance.

UNE STRATÉGIE DE PRUDENCE

Concernant la conduite de la bataille conservatoire, deux remarques préliminaires s'imposent :

- cette bataille ne vise que des objectifs secondaires ;
- aucune assistance divine exceptionnelle ne lui est promise.

Par conséquent, la bataille inférieure doit être conduite selon les procédés habituels du gouvernement humain. C'est saint Thomas (si notre souvenir ne nous trompe pas) qui va nous indiquer l'essentiel de cette conduite.

On raconte qu'un soir il arriva pour passer la nuit dans un monastère où l'on procédait à l'élection de l'Abbé.
"Nous avons élu le plus savant" lui dit-on.
Saint Thomas objecta :
"Si c'est le plus savant, qu'il enseigne".
Les moines recommencèrent l'élection.
"Nous avons, cette fois, élu le plus pieux".
"Si c'est le plus pieux, dit-il, qu'il prie".
On recommence une troisième fois.
"Nous avons élu le plus prudent".
"**Si c'est le plus prudent, qu'il gouverne**".

La bataille conservatoire doit être menée avec **prudence**. Or, le même saint Thomas, en un autre passage, accepte, dans le cas où le peuple est gravement tyrannisé, l'éventualité d'une révolte à un certain nombre de conditions qui se résument en ceci : **il faut que le remède**, c'est à dire la révolte, **ne soit pas pire que le mal**, c'est-à-dire la tyrannie. Si la révolte entraîne plus d'inconvénients que d'avantages, elle dépasse les limites de la prudence et on doit éviter d'y recourir pour ne pas aggraver la situation.

L'activité conservatoire peut, à certains moments, exiger des coups d'audace. Le combat des traditionalistes en fournit déjà quelques mémorables exemples et il est vraisemblable qu'il en fournira d'autres. Nous disons seulement que ces coups d'audace ne doivent pas être des "coups de tête" et des "coups de dés" que l'on tente à la légère. Ils doivent comporter un fond de réflexion et de prudence. C'est absolument incontestable.

C'est une chose que la vertu de force qui siège dans l'âme, et c'en est une autre bien différente que la force physique. A quoi nous sert d'avoir l'âme pleine de force morale, si nous n'avons, au bout des bras, aucune force matérielle à mettre en œuvre.

La vertu de force ne nous donne pas à elle seule le pouvoir d'intervenir.

Quand l'adversaire est au maximum de sa puissance et qu'il prépare une nouvelle épuration, le simple bon sens exige que l'on recommande, non pas l'inaction certes, mais tout de même la prudence.

CONCLUSION

Nous venons de marquer la différence entre d'une part les objectifs secondaires, à savoir la maintenance des ultimes positions traditionnelles qui constituent l'enjeu de la bataille inférieure, et d'autre part l'objectif principal à savoir l'extirpation du pouvoir de la Bête qui est l'enjeu de la bataille supérieure.

Beaucoup ne voudront pas admettre cette distinction. Ils diront et ils disent déjà :

«Il n'y a pas deux batailles, il n'y en a qu'une. La mutation du pouvoir ne peut résulter que de la succession des petites victoires élémentaires du combat au jour le jour. Cette mutation est une affaire de longue haleine, notre remontée ne peut être que très lente. Il est utopique d'escompter un dénouement brusqué».

Les chefs de groupes qui raisonnent ainsi vont faire porter leur effort principal sur les objectifs secondaires, ceux précisément devant lesquels nos adversaires les attendent, forts de leur légalité socialiste.

Nos adversaires, en effet, chercheront, comme ils le font d'ordinaire, à nous faire perdre notre sang froid et à nous entraîner dans la violence. Et il est vraisemblable qu'ils y réussiront, en partie tout au moins, faisant tomber ainsi de grands pans de la défense traditionnelle.

Madame Royer, apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur et âme privilégiée, écrit prophétiquement :

"Les Français en arriveront aux confins du désespoir".

Cette expression montre bien qu'elle n'envisage pas une "lente remontée", mais une **<u>succession d'échecs</u>**.

Tel est le pronostic, fort pessimiste, il est vrai, que l'on peut faire quant à la bataille inférieure. Nous allons voir qu'il n'en est pas de même en ce qui concerne la bataille supérieure à laquelle nous arrivons maintenant.

II. LA BATAILLE SUPÉRIEURE

UN DOUBLE OBJECTIF

La bataille supérieure se propose un double objectif :
- l'extirpation du pouvoir de la Bête
- la restauration du pouvoir de droit divin.

Or, ce double objectif est radicalement impossible à atteindre pour la minorité réactionnaire actuellement subsistante, neutralisée qu'elle est par l'appareil maçonnique.

Et cependant nous savons, grâce aux promesses qui ont été faites par le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie et à tant d'autres âmes privilégiées, que cette bataille se déroule déjà **invisiblement** et qu'elle **progresse inexorablement** vers la finalité victorieuse qui lui est réservée.

Que savons-nous sur le déroulement probable de cette bataille ?

Nous savons à coup sûr deux choses :
- elle est menée par la même minorité sur laquelle pèse déjà la bataille inférieure ;
- elle se terminera par un miracle de résurrection.

Nous allons examiner, en deux paragraphes, la place et le rôle respectifs de cette minorité et de ce miracle.

A - LE PETIT NOMBRE

Ceux qui comprennent le plan de Dieu et qui s'appliquent à y correspondre forment, on en conviendra, ce "petit nombre" auquel Notre-Dame de La Salette fait appel quand elle dit "combattez, enfants de lumière, vous, petit nombre qui y voyez".

Quel est, dans l'ordre surnaturel, la signification de cette minorité, et que peut-on en attendre dans notre combat terrestre ?

Dieu se réserve toujours un «petit nombre» chez qui Il met la **Foi** comme en réserve. Souvent même c'est à un seul homme qu'Il la confie. Par exemple Moïse n'avait que son bâton, et sa **foi**, pour faire sortir les Hébreux d'Egypte. De même, David n'avait que sa fronde et sa **foi**, pour vaincre Goliath. De même encore, au temps de l'Incarnation, une seule famille était parfaite, la Sainte Famille, dont le chef était saint Joseph.

Cette "**réserve de foi**" étant constituée, Dieu n'intervient en personne qu'à la dernière minute, quand tout espoir humain est perdu. Il est bien évident qu'**un "Sauveur" ne sauve que quand tout est perdu.**

Pour que le déploiement de la puissance divine soit manifeste, il faut que la «réserve de foi» ne soit plus qu'un rien, c'est-à-dire très peu de chose. Mais il ne faut pas que la réserve de foi ait complètement disparu.

Il y a là une disposition providentielle qui demande à être bien comprise.

Il semblerait pourtant que, s'il ne restait absolument rien, absolument plus aucune foi, si Dieu n'avait plus aucun "témoin" sur la terre, Sa puissance et Son triomphe seraient plus manifeste chaque fois qu'Il est amené à restaurer Ses œuvres ruinées par la négligence humaine.

Mais il faut bien comprendre que si Dieu Se conserve une base infime, un seul homme, une famille unique, un "petit nombre", c'est parce qu'Il ne fait pas aujourd'hui une création nouvelle. **Il fait Ses œuvres terrestres avec "des riens", mais non pas avec rien**. Il opère avec des **petits restes**, c'est-à-dire avec des choses négligeables, avec des riens qui rappellent le néant dont Il a tiré la création, mais des riens qui ne sont cependant pas le néant.

Tel est le rôle surnaturel du "petit nombre" évoqué par Notre-Dame de La Salette : un reste infime dont Dieu entend Se servir pour restaurer ce qui a été aboli.

Quelle est maintenant sa valeur dans le combat terrestre ? Et tout d'abord peut-on lui assigner un niveau quantitatif ?

Le "**petit nombre**" dont nous parlons, c'est tout simplement une minorité que Dieu constitue Lui-même et dont Il augmente ou restreint le nombre **comme il Lui convient**. **Il recrute cette minorité où Il veut et pas seulement chez ceux qui se croient, à tort ou à raison, l'élite désignée**.

Cette minorité doit-elle s'interdire tout **prosélytisme** afin de rester minorité close ? Une telle restriction serait impossible à réaliser et elle ne serait d'ailleurs pas souhaitable. Un prosélytisme **modéré** est nécessaire. Il est révélateur d'une saine vitalité. Il faut seulement qu'il reste un prosélytisme de **détection** se réduisant à découvrir des âmes déjà providentiellement préparées, des âmes en "harmonie pré-établie". Il dépasserait ses limites normales s'il se transformait en propagande tapageuse, avec des moyens médiatiques.

Nous allons essayer de découvrir, autant que cela est possible, le rôle du «petit nombre» dans la bataille supérieure. Mais nous comprendrons d'autant mieux ce rôle que nous aurons examiné d'abord dans quelles conditions pourrait intervenir le «miracle de la résurrection» que le petit nombre doit précisément appeler de ses vœux.

B - UN MIRACLE DE RÉSURRECTION

Quand on fait la synthèse des prophéties privées dont les archives religieuses ont conservé la trace depuis les origines de la France chrétienne, on est vite convaincu que nous sommes en droit d'attendre, en faveur de l'ancienne monarchie aujourd'hui détruite, une intervention divine que l'on peut bien nommer un miracle de résurrection.

Qui donc est ainsi promis à la résurrection ?

C'est d'abord la Royauté abolie depuis 200 ans. Mais c'est également la France qui, privée de son chef c'est-à-dire de sa tête, est morte à la grâce en tant que nation. Et c'est encore l'Église universelle, tombée au pouvoir de son adversaire et qui, elle aussi, est en état de mort mystique.

Pour comprendre ce qui doit se produire, nous sommes tout naturellement conduits à nous reporter à la résurrection-type, à savoir la résurrection de saint

Lazare qui est décrite dans l'Évangile de saint Jean, au chapitre XI. Les quatre phases de cet extraordinaire événement nous suggéreront quelles peuvent être aussi les quatre phases de la résurrection de la France royale.

LES QUATRE PHASES DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE

- Première phase :

Jésus, sachant ce qu'Il doit accomplir, s'avance, avec une lenteur réfléchie, vers la maison de Lazare à Béthanie. Il rencontre Marthe et Il s'enquiert tout de suite de son **degré de Foi**, car telle est la condition préalable à la résurrection de celui qui vient de mourir :

"Je suis la résurrection et la vie... le crois-tu ?"

Et Marthe répond :

"Oui Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui venez dans le monde".

Et elle croit cela, non point par adhésion à une doctrine magistrale, qui n'existe pas encore, mais elle y croit de "foi humaine", comme Charles VII croira aux voix de Jeanne d'Arc. Cette absence de scepticisme chez Marthe, cette confiance ouvre la voie à l'exercice de la puissance divine.

- Deuxième phase :

Jésus donc, frémissant de nouveau en Lui-même, s'approche du tombeau. C'était un caveau et une pierre était roulée devant l'ouverture pour l'obstruer. Jésus dit :

"*Tollite lapidem*", (ôtez la pierre).

Ce travail, en effet, n'incombe pas à Dieu puisqu'il est à la portée de la force humaine. C'est pourquoi le Verbe Incarné ne s'en charge pas.

Nous remarquons aussi que la pierre est un obstacle entre Jésus et le cadavre qu'il s'agit de ramener à la vie. Nous verrons plus loin quelle est, dans l'optique particulière de notre interprétation, la signification de cet obstacle.

- Troisième phase :

C'est la phase essentielle. Jésus crie d'une voix forte :

"*Lazare veni foras*" (Lazare vient dehors).

Il fait ce que seul un Dieu peur faire : ressusciter un mort. Nous retrouverons cette phase essentielle dans le processus de restauration.

- Quatrième phase :

Le mort sortit du tombeau, lié de bandelettes aux pieds et aux mains. Et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit :

"*Solvite eum et sinite abire*" (Déliez-le et laissez-le aller).

Ce sont de nouveau les hommes qui opèrent parce que le déliement des bandelettes est un travail qui ne nécessite pas l'intervention de la Divinité.

Telle sont les quatre phases de la résurrection-type :
"*Ego credidi*" – "*tollite lapidem*" – "*veni foras*" et "*solvite eum*".

On éclaire les événements que nous attentions et on les rend plus intelligibles quand on leur applique cette quadruple distinction. C'est ce que nous allons faire dans un instant.

On avait assisté à un épisode moins éclatant mais d'une signification analogue quand Jésus avait ressuscité la fille de Jaïre, une fillette de douze ans. "Or l'ayant prise par la main, Il dit à voix haute : enfant réveille-toi. Et son esprit lui revint et elle se leva aussitôt. Et Il prescrivit qu'on lui donne à manger" (Luc VIII, 54-55).

Là aussi on observe l'opération divine de la résurrection d'abord. Puis, ensuite seulement, les hommes font ce qui leur incombe : donner à manger à l'enfant ressuscitée. Dans ce miracle, le travail de donner à manger à la fillette correspond, pour la résurrection de Lazare au travail de déliement des bandelettes.

LES QUATRE PHASES DE LA RESTAURATION

- Ego credidi

Nous n'éviterons pas l'épreuve préalable de la confiance. Croyons-nous Jésus capable de restaurer la monarchie qu'Il a Lui-même fondée à Reims autrefois ? Beaucoup aujourd'hui n'y croient pas. Mais il se trouvera toujours un "petit nombre" pour y croire. Sur eux repose la responsabilité, non pas d'opérer la restauration, mais de la rendre possible, de lui ouvrir la voie. Pour ouvrir cette voie, il faut commencer par **croire à la puissance et à la miséricorde du Seigneur**

- Omnipotens et misericors Dominus

Nous sommes dans une situation tout à fait semblable à celle de Marthe. Nous ne suivons pas, nous non plus, de doctrine magistrale puisque la restauration de la monarchie n'est pas une vérité de foi divine. Si nous y croyons, c est seulement "de foi humaine". L'Église ne nous y oblige pas, mais nous y croyons parce que des preuves raisonnables nous en ont été fournies.

- Tollite lapidem

Pas d'intervention divine avant d'avoir ôté la pierre. Ôter la pierre, c'est ôter l'obstacle qui empêche Dieu d'intervenir. Et **cet obstacle, c'est l'insuffisance de nos désirs et de nos prières**.

Comment se fait-il qu'il soit nécessaire de demander à Notre-Seigneur, avec tant d'insistance, une intervention qu'Il nous a Lui-même annoncée et qu'Il brûle

de nous accorder ? Telle est pourtant bien l'économie de la Grâce. Elle a de quoi surprendre notre logique humaine.

Pour nous aider à admettre cette logique de la grâce, remarquons que le Verbe Incarné Lui-même, pour lequel cependant l'univers a été créé, est soumis à la nécessité de "postuler", c'est-à-dire de réclamer son propre héritage :

"*Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ*" (Demande-Moi et Je Te donnerai les nations pour héritage et pour Ta possession les extrémités de la terre) (Ps II, 8).

L'héritage lui revient de droit, mais pour entrer en sa possession, il faut qu'Il le réclame.

Si l'héritier en titre est tenu de demander Son héritage, a fortiori nous, qui sommes si peu de choses, devons-nous demander une restauration à laquelle nous n'avons aucun droit en stricte justice. Elle nous est promise, certes, mais elle ne nous est pas due.

Le Messie promis doit toujours être désiré. Il ne saurait apparaître dans un pays qui lui manifesterait de l'indifférence. Il lui faut toujours une minorité qui L'attende. Il était déjà nécessaire de Le désirer sous l'empire de l'ancienne loi. La même nécessité subsiste aujourd'hui pour nous qui attendons Son avènement de majesté : **Il doit être désiré** avant tous les épisodes qui sont des préfigurations de Son «second avènement».

Dans l'Ecriture, le Verbe Incarné est souvent appelé le désiré des nations. Il faut Le désirer, Lui et tous ceux qu'Il envoie "aux temps marqués", pour Le préfigurer et Le préparer. Et le Roi du Sacré-Cœur est précisément de ceux-là.

Notre-Seigneur nous convie ainsi à un véritable ministère de désir. Il nous donne de participer, selon notre rang, au gouvernement providentiel sur la chrétienté en perdition.

Quelle activité ce ministère va-t-il exiger de nous ? Pour ouvrir la voie à l'intervention divine**, il faut que la somme des désirs ait atteint la mesure comble**. Ôter la pierre, c'est supprimer l'obstacle entre Jésus et le cadavre. C'est donc aussi combler la mesure des désirs et permettre à l'action divine de s'exercer.

- Lazare veni foras

Pas de restauration possible sans une intervention divine. Il n'y a **aucun moyen humain** de ressusciter, ni un cadavre de quatre jours, ni une monarchie abolie depuis 200 ans et exécrée par une société secrète mondialement organisée.

Nous devons être bien persuadé que la résurrection que nous attendons est **l'œuvre de Dieu** d'abord. Elle est destinée à procurer **la gloire de Dieu** comme c'était déjà le cas pour la résurrection de Lazare :

«Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié» (Jean XI, 4).

Or **Dieu est jaloux de Sa gloire** :
"*Gloriam meam alteri non dabo*" (Isaïe XLII, 8) (Je ne donnerai pas Ma gloire à un autre).
Ou encore, dans le Deutéronome V, 3 :
"*Je suis le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux*".

Dieu se réserve la gloire de la résurrection. En conséquence, nous devons **nous effacer devant Lui, afin de ne rien Lui ravir de Sa gloire.**

- Solvite eum
Après l'action de Dieu, viendra la nôtre. Car la nôtre viendra aussi, mais seulement après, comme le déliement des bandelettes de Lazare et comme le repas donné à la fille de Jaïre.

Qu'aurons-nous à faire alors ? Sans doute beaucoup de choses. Il est même vraisemblable que "la moisson sera abondante et qu'il y aura peu d'ouvriers". Mais les tâches d'alors, nous ne pouvons pas les connaître maintenant. Elles sont enfermées dans les secrets de l'avenir. Le texte dit seulement : "Laissez-le aller". Cette expression sous-entend que Dieu donnera au Roi du Sacré-Cœur une inspiration en rapport avec les circonstances nouvelles. Nous n'aurons qu'à nous laisser guider.

Bref, la "bataille supérieure", celle qui a pour objectif la mutation du pouvoir est livrée par Notre-Seigneur seul. C'est son œuvre personnelle.

Et d'ailleurs, par qui d'autre pourrait-elle être exécutée ? En effet, il s'agit d'abord d'enlever son pouvoir à la Bête, contre laquelle l'homme est impuissant. Il faut en même temps procéder comme à la seconde fondation d'une monarchie de droit divin. Toutes causes qui ne peuvent être opérées que par Dieu.

Toutefois, le divin Maître, nous l'avons vu, entend que le "petit nombre" intervienne pour ôter l'obstacle qui s'oppose à l'action divine, et même, dans une certaine mesure, pour la déclencher.

Nous avons donné le nom de "Bataille préliminaire" à tout ce travail préparatoire. Ce travail est un véritable combat parce qu'il a une hostilité générale à vaincre. C'est cette phase préparatoire que nous voudrions maintenant approfondir autant qu'il est possible.

III. LA BATAILLE PRÉLIMINAIRE

Notre analyse nous a finalement permis de distinguer trois batailles superposées :
- celle de la **maintenance**, qui se situe à la base et que nous avons pour cela appelée «inférieure» ;

- celle de la **supplication**, que nous appelons "préliminaire", puisqu'elle ouvre la voie,
- et enfin celle de la **mutation**, qui vise l'objectif principal et qui est de compétence exclusivement divine.

C'est la bataille du **désir** et de la **supplication** qui va nous intéresser maintenant, dans cette troisième et dernière partie.

A qui incombe-t-elle et quels vont en être les combattants ? Elle incombe à cette minorité qui assume en même temps la maintenance. Il faut être homme d'action pour assumer la maintenance, et homme d'oraison pour participer à la supplication. Ces deux attitudes sont difficiles à concilier, convenons-en.

Nous avons déjà noté cette caractéristique, qui est essentielle sur le plan psychologique, car elle explique les divergences dans l'appréciation des priorités.

Que faut-il privilégier, l'action ou la prière ?

C'est un problème que nous ne pouvons pas éluder. Nous n'y pouvons rien : la situation est telle qu'il se déroule, en ce moment, un combat terrestre retardateur, en même temps qu'un combat céleste préparatoire. Et **ce sont les mêmes hommes qui sont mêlés aux deux combats**.

Ce problème de la cohabitation de l'actif et de l'orant dans le même combattant est résolu quand on se souvient qu'il y a un temps pour tout. Un temps pour l'oraison qui doit précéder et un temps pour l'action, qui doit suivre. Un temps pour la "vie cachée" et un temps pour la "vie publique".

Ce qui est certain, c'est que le combat de la supplication est réservé au «petit nombre» qui conserve la foi, et non seulement la foi dans les vérités du dogme, mais aussi la confiance dans les promesses de restauration. **Cette confiance est nécessaire** puisque le but de la supplication est précisément d'obtenir la réalisation de ces promesses.

Voyons maintenant **contre qui** est dirigée cette "bataille préliminaire". Si étrange que cela paraisse elle est **dirigée contre Dieu**.

Il faut faire l'assaut du ciel. C'est Dieu qu'il s'agit de fléchir. Et c'est Dieu Lui-même qui nous a donné des armes contre Lui. Ces armes sont la **prière** à laquelle il faut ajouter la **pénitence** qui donne des ailes à la prière. Par elles, les obstacles sont levés, la pierre du tombeau est ôtée, et la décision divine de faire miséricorde est enfin prise.

Or nous observons précisément que cette décision divine se fait attendre. L'Époux tarde à venir. Toutes les œuvres de Jésus-Christ sur la terre, les ecclésiastiques comme les temporelles, sont rongées de l'intérieur. Il n'en subsiste plus que les **apparences** et pourtant Dieu ne donne pas, pour l'heure, de signes d'indignation manifestes. C'est donc que **la somme des désirs n'a pas atteint**

la mesure comble. Dieu attend. L'Ecriture nous apprend qu'Il est "lent à la colère".

Les combattants de la bataille préliminaire sont comparables aux vierges sages qui ont mis de l'huile dans leurs lampes, l'huile de la prière qui veille dans la nuit. Mais l'Époux tarde toujours à venir parce que l'intensité de la supplication n'est pas assez grande. Il y a là un grave défaut à corriger. Nous convenons volontiers qu'il faut prier, mais nous ne le faisons pas, du moins pas avec l'intensité qui serait nécessaire.

L'Eglise nous fait répéter chaque matin, au pied de l'autel, l'invocation :
"*Et clamor meus ad te veniat*".

Il faut en effet que notre âme pousse une véritable "**clameur**". Une clameur collective peut-être un jour, mais à coup sûr une clameur individuelle aujourd'hui. Or nous en sommes encore loin. Nous en restons à un désir tiède. Et sous ce rapport nous participons à la léthargie spirituelle générale.

Pour percer la voûte des cieux et en faire descendre la puissance et la miséricorde divines, nous ne serons pas mieux traités que le Maître. Or c'est le **cri** poussé par Notre-Seigneur avant de rendre l'esprit qui a percé la voûte des cieux et en a fait descendre le Saint-Esprit, cinquante jours plus tard. Et ce cri Lui a été arraché par la douleur. Il est à craindre que notre clameur n'atteigne l'intensité suffisante que quand elle nous sera arrachée par la **douleur**. Cependant, ne craignons rien, gardons confiance. Les grâces nécessaires accompagnent toujours les épreuves.

L'état d'extrême angoisse dans lequel nous sommes quant à la ruine envahissante de toutes les œuvres terrestres de Notre-Seigneur Jésus-Christ engendre une véritable spiritualité, c'est-à-dire une forme particulière de piété. Car notre âme est occupée uniquement par cette **angoisse** qui efface et surpasse tout les autres sentiments. Il nous est devenu impossible de penser à autre chose, tellement la situation est inouïe. Tel devait être aussi l'état d'esprit de Jeanne d'Arc qui contemplait avec tristesse "la grande pitié du royaume de France".

Quel est l'axe de cette "**spiritualité de combat**"? Sur quels soucis et sur quel espoir principal est-elle centrée ? Tout finit par où tout a commencé. Les finalités du royaume très chrétien seront l'image agrandie de ses origines. La France et sa royauté finiront dans le miracle comme elles ont commencé. C'est le double zèle de notre origine et de notre finalité qui va commander notre spiritualité de combat, notre dévotion particulière de temps de crise.

"L'iniquité a inondé la terre, elle n'est qu'iniquité. Quels saints prierons-nous ?" s'écrie tout à coup Dom Caliste, au milieu d'un profond silence, lors d'un office de l'Abbaye de Cluny, en 1751, trente-huit ans avant la Révolution[2].

---

[2] voir Jean Vaquié «*Bénédictions et Malédictions*» (p. 83) aux Éd. Dominique Martin Morin.

Nous prierons les saints de nos origines et ceux que l'Eglise nous donne comme protecteurs. Ils nous feront produire les fruits de leur esprit : saint Denis, saint Martin, saint Remy, saint Hilaire, sainte Clotilde, sainte Geneviève, saint Louis, sainte Jeanne d'Arc, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, patronnes secondaires de la France.

Nous prierons habituellement les **saints anges**. lis nous communiqueront leur désir de la manifestation du Verbe Incarné lequel est appelé :
"*Desiderium collium eternorum*" (le désiré des collines éternelles).

Les collines éternelles ce sont les anges. On les appelle collines parce qu'ils sont des éminences, des sommités.

Les anges sont de bons guides. Ils ne dévient pas. Ils ne sont pas animés par le propre esprit, mais par le Saint-Esprit. Ils ne font rien d'eux-mêmes. Ils attendent tout de l'impulsion de Dieu dont ils se contentent d'être les messagers :
"*Benedicite Domine omnes angeli ejus - Potentes virtute, qui facitis verbum ejus - ad audiendam vocem sermonum ejus*" (Bénissez le Seigneur, vous tous Ses anges, héros puissants et forts, qui exécutez Ses paroles, dociles à Sa voix et à Ses commandements) (Ps. CII, 20).

Rien n'est plus recommandé aujourd'hui que de mêler notre désir à ceux des neufs chœurs des anges. L'union fait la force. Attirons-les vers nous.

Comment attire-t-on les anges ? On les attire en leur ressemblant. On attire saint Michel par **l'humilité** qui est sa vertu cardinale.

Les plus roboratives des dévotions sont celles qui s'adressent à la Personne de Notre-Seigneur, à Son Sacré-Cœur, à Son Précieux Sang, à Sa Sainte Face ("montrez-nous Votre Face et nous seront sauvés"), Son Chef Sacré comme siège de la divine Sagesse. Chacun choisira celle de ces dévotions vers laquelle il est le plus spontanément porté.

Le Roi de l'Univers a toujours recommandé que, pour L'atteindre, on passe par l'intermédiaire de Sa Mère qu'Il a instituée "Médiatrice de toutes grâces" et qui participe, comme Reine, à Son gouvernement.

La Vierge Marie est le "cou" qui relie le "corps" mystique à Son "chef". Elle est appelée "Tour d'Ivoire" et "Tour davidique" parce que le cou a la forme d'une tour. Dans les temps modernes, elle s'est manifestée à des témoins choisis, nous montrant sa sollicitude et aussi son angoisse devant la montée de l'iniquité, et réalisant ainsi, sous nos yeux, la célèbre prophétie contenue dans Le Cantique des Cantiques :
"*Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrum acies ordinata ?*" (quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille).

Quand aux pratiques, on peut en recenser trois qui sont particulièrement en harmonie avec la «spiritualité de crise» qui est la nôtre : la pratique de l'Heure Sainte, celle de la messe du premier vendredi du mois et celle de la communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois.

L'Heure Sainte a été instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même dans les dernières heures de Sa vie terrestre. Elle se fait dans la nuit du jeudi au premier vendredi de chaque mois. Elle consiste à méditer sur la Sainte Agonie du jardin des Oliviers. On en retire une grande force.

La messe du premier vendredi du mois à été demandée par le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. Elle possède une grande efficacité pour préparer la consécration de la France au Sacré-Cœur, consécration dont on doit attendre un déluge de grâces pour notre pays.

La communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois a été demandée par la Vierge Marie à Lucie de Fatima. Elle a le sens d'une amende honorable et on en retire de grands bénéfices.

Ces pratiques ne sont certes pas faciles, surtout pour des personnes en activité professionnelle. De plus, il est bien connu que le démon s'acharne à les entraver. On aimera vaincre ces résistances ; elles appartiennent aux rigueurs de la guerre sainte.

Exerçons avec constance ce ministère de la supplication et du désir qui nous est suggéré. C'est ce que nous pouvons faire de **plus utile**, et de beaucoup, en ce moment. Et mettons-nous dans cette attitude d'expectative que l'Ecriture, et à sa suite la liturgie, nous demande si souvent :

"*Expectans expectavi Dominum*" (attendant j'ai attendu le Seigneur. Ps. XXXIX, 2).

En effet, on demande, et puis, **on attend "le temps marqué**". Le silence même de Dieu doit être adoré car il a sa raison d'être qui nous échappe.

Trois mots pour conclure : **CONFIANCE - CALME - CONSTANCE**

Jean Vaquié,
Novembre 1989.

DE ROME ET D'AILLEURS

Informations et Commentaires à la lumière de la Doctrine Catholique

Boîte postale 463 - 78004 Versailles - Cedex

IN MEMORIAM - JEAN VAQUIE

Nous avons la douleur de vous faire part du rappel à Dieu de M. Jean VAQUIE, bien connu de nos lecteurs. Il s'est endormi dans la paix du Seigneur le 30 décembre dernier. Il avait perdu son épouse il y a deux ans et c'est à partir de ce moment que sa santé déclina. Nos lecteurs se souviennent de son étude sur "Les finalités révolutionnaires du Nouvel Age" parue dans les numéros de Septembre et Octobre-Novembre de ce bulletin. C'est après en avoir corrigé les épreuves qu'une aggravation de son mal l'a finalement emporté.

Après avoir servi dans l'Armée comme officier (il était Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire), M. Jean Vaquié s'est fait modestement visiteur médical pour le compte des Laboratoires Clin ce qui lui a laissé la liberté d'esprit nécessaire pour étudier à fond la Théologie catholique et réfléchir à tous les grands problèmes de l'heure. C'est ce qui lui a permis de publier dès 1947, sous le pseudonyme de J. Gonthier, son premier ouvrage : "Malédictions et Bénédictions", recueil de textes prophétiques et mystiques.

Cet ouvrage a été réédité avec des additions et des suppressions en 1963 et encore, sous son vrai nom, en 1987 (Éditions D-M Morin) Il a encore écrit d'autres ouvrages, notamment sur les "Institutions liturgiques" de Don Guéranger, et un petit "traité de Démonologie".

Depuis longtemps déjà, il s'intéressait à toutes les activités des ennemis de l'Eglise, surtout à celles qui tendent à déformer insidieusement la doctrine catholique. Il connaissait bien les origines de ce que l'on peut appeler le "conciliarisme" et il l'a rappelé ici dans un article ayant pour titre : "Les instructions secrètes de la Haute Vente" (n°98).

Mais ce sont à des attaques plus subtiles et souvent ignorées jusqu'ici des traditionalistes, qu'il a consacré le plus gros de son activité. Sans compter plusieurs articles parus dans le Bulletin de la Société Augustin Barruel, il a publié en 1984 "Le retour offensif de la Gnose" (DPF) et en 1988 "Occultisme et foi catholique, les principaux thèmes gnostiques" (AFS). Il a complété ceux-ci en publiant en mai 1992 dans le bulletin de la société A. Barruel. une étude de plus de 160 pages de titre : "l’Ecole moderne de l'ésotérisme chrétien". Dans ce travail qu'il a voulu très complet, il est revenu (70 pages) sur les écrits du Professeur Jean Borella, notamment sur son ouvrage : "La charité profanée" dans lequel l'auteur utilise un vocabulaire ambigu qui peut conduire à de graves déviations par rapport à la saine doctrine. Il cite quelques auteurs traditionalistes connus auxquels il avait reproché une certaine complaisance envers cet ouvrage. En fait,

Jean Vaquié qui connaissait leurs mérites a surtout voulu leur adresser une mise en garde. Très conscient qu'il ne suffisait pas de dénoncer les erreurs, il a indiqué qu'on ne pouvait lutter efficacement contre elles que dans un véritable esprit surnaturel qu'il a décrit dans "Réflexions sur l'ennemi et la manœuvre" et dans "La bataille préliminaire" (DPF 1987 et 1989).

Se rendant compte de la difficulté des sujets qu'il abordait, Jean Vaquié lorsqu'il dénonçait des erreurs, prenait toujours soin d'exposer lumineusement, avant ou après sa critique, la vraie doctrine catholique. Ceux de ses lecteurs qui ne s'intéressent pas tellement aux erreurs trouveront toujours dans son œuvre un approfondissement de la vérité.

Jean Vaquié était très sensible et les déviations actuelles de l'Eglise lui causaient une vive souffrance. C'est avec répugnance, mais avec la certitude d'un devoir à accomplir qu'il a écrit tous ses articles. Il a toujours considéré que malgré leurs insuffisances et leurs graves erreurs. la Hiérarchie actuelle était légitime : "L'Eglise d'aujourd'hui se présente comme un corps qui a perdu son âme. Elle se trouve dans un état semblable à celui de Notre Seigneur Jésus-Christ quand il fut déposé au tombeau; son corps était à la fois mort et divin... Il en est de même aujourd'hui de l'Eglise qui est le corps mystique de Jésus-Christ. Elle paraît morte puisqu'elle a perdu l'ancien esprit, mais elle reste divine ; d'où les égards que nous devons conserver à cette charpente vide, nonobstant l'indignation que provoque en nous les discours et les actes de ses grands prélats et même de ses pontifes". (*Réflexions sur les ennemis et la manœuvre* - Lectures et Tradition, n° 126 de Juillet-Août 1987)

Nous assurons ses enfants et petits enfants que nos lecteurs ne manqueront pas de prier pour le repos de l'âme de ce grand serviteur de Dieu.

Michel Martin

CŒUR SACRÉ DE JÉSUS † QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

"LE COMBAT DE LA FOI" CATHOLIQUE

Monsieur Jean Vaquié
nous a quittés le mercredi 27 décembre. Il s'est éteint chez lui, au moment où les siens récitaient autour de lui le Rosaire, au 5è mystère glorieux...
Ses ouvrages, heureusement, nous resteront :
Bénédictions et Malédictions,
Abrégé de Démonologie,
Le Retour offensif de la Gnose,
L'école moderne de L'ésotérisme Chrétien
(à D.P.F. 86190 Chiré-en-Montreuil)
et sa prière de Là-Haut nous aidera.

Jean Vaquié,
fort intelligent, convaincu, très droit (aussi bien moralement que physiquement !) s'était spécialisé, en partie, sur les questions d'ésotérisme et de néo-gnosticisme ; son flair et sa science lui faisaient mettre le doigt sur ces plaies venimeuses et cachées ; sa plume a beaucoup contribué à éclairer les fidèles de la Tradition
- à laquelle il était fort attaché –
et à mettre en garde contre les dangers d'une fausse restauration doctrinale ou d'une piété mal entendue.

Prions pour lui et prions-le.

TABLE DES MATIÈRES